

2m11.2970.1

**Université du Québec en Abitibi-Témiscamingue
Programme offert grâce à une entente avec l'Université de Montréal**

**Le maternage chez les jeunes femmes de la
communauté algonquine de Kitcisakik**

**par
France Noël**

Département des sciences du développement humain et social

**Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures
en vue de l'obtention du grade de maître
en service social**

Juin 2001



HV
13
U54
2002
v.001



**Université de Montréal
Faculté des études supérieures**

Ce mémoire est intitulé :

**Le maternage chez les jeunes femmes de la communauté algonquine de
Kitcisakik**

Présenté par :

France Noël

A été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

Cécile Sabourin

.....
**directrice de recherche
président-rapporteur**

Gisèle Legault

.....
membre du jury

Louise Villeneuve

.....
membre du jury

Résumé

Notre sujet de recherche s'intéresse à mieux connaître le vécu du *maternage* et à comprendre le sens que lui accorde les jeunes femmes de la communauté algonquine de Kitchisakik. Cette communauté autochtone est située à 600 kilomètres au nord de Montréal. Elle compte environ 350 personnes qui occupent leur territoire ancestral et qui ont conservé plusieurs aspects du mode de vie traditionnel algonquin. Ces Algonquines et Algonquins sont regroupés autour de services rudimentaires, dans un environnement où la nature est généreuse. Les conditions de vie sont assez difficiles, se rapprochant de celles vécues dans les pays sous-développés.

La trajectoire de vie des jeunes femmes autochtones se démarquent de celles des autres Québécoises. On observe, notamment, qu'elles ont des enfants plus tôt ; elles sont moins scolarisées et plus pauvres.

Il nous apparaît pertinent de développer notre connaissance sur le contexte de vie des jeunes femmes algonquines et de leur héritage culturel, du point de vue de la fonction du *maternage*. C'est-à-dire sur tout ce qui concerne l'état de mère, à partir du désir d'enfant jusqu'à l'éducation de celui-ci.

Nous avons voulu mener notre recherche de façon « appropriée » au contexte culturel. Nous avons opté pour une méthodologie nous permettant de demeurer à proximité du discours des répondantes. Il s'agit d'une recherche qualitative où nous avons procédé à l'analyse du contenu du discours de huit jeunes femmes de 15 à 21 ans, certaines étant mère d'autres pas. Elles ont été rencontrées en groupe. Plusieurs outils de cueillette ont été utilisés.

Les jeunes femmes nous ont parlé de leur enfance, de leur mode de vie, de leurs projets, de leur vision de la famille et de la communauté. À travers leurs discours, où elles relatent des événements et des étapes de leur vie, nous pouvons retracer les marques de la tradition.

Le *maternage* chez les jeunes femmes de Kitcisakik demeure empreint des valeurs culturelles algonquines et se vit en continuité avec la tradition. Toutefois, des changements s'opèrent graduellement et elles doivent construire leur vie à l'intérieur du paradoxe où les conduit la modernité et les valeurs culturelles nord-américaine.

L'héritage culturel est vivant et colore la façon et de vivre en général, et la façon de materner. Par ailleurs, les conditions de vie difficiles dans lesquelles doivent se débrouiller les jeunes mères, les positionnent à la croisée des chemins : demeurer dans la communauté, près de leurs racines, ou encore, s'installer en ville dans de meilleures conditions, mais loin du territoire d'appartenance, de la langue des ancêtres, et du mode de vie traditionnel.

Mots clés : autochtone – culture – tradition – maternité – famille – pauvreté-jeunesse

TABLE DES MATIÈRES

Résumé	i
Liste des abréviations	v
Liste des tableaux	vi
Remerciements	vii
INTRODUCTION	1
CHAPITRE I	
Un projet de recherche sur les jeunes femmes autochtones : pourquoi ?	
1.1 <i>Le choix du sujet de recherche</i>	2
1.2 <i>Pertinence et intérêt de la recherche</i>	3
CHAPITRE II	
Le contexte autochtone et le maternage	
2.1 <i>La communauté de Kitcisakik</i>	5
2.2 <i>Le brouillage des valeurs</i>	7
2.2.1 Le statut des femmes et des enfants	9
2.2.2. Les pensionnats indiens et la déresponsabilisation des familles	10
2.3 <i>Les conditions de vie des jeunes femmes</i>	11
2.3.1 Un modèle de reproduction coloré par le passé	11
2.3.2 Une réalité marquée par des problèmes sociaux « modernes »	13
CHAPITRE III	
Le sens du maternage des jeunes femmes originaires de Kitcisakik	
3.1 <i>Le sens du maternage</i>	16
3.2 <i>Le cadre d'analyse</i>	18
CHAPITRE IV	
La méthodologie	23
4.1 <i>La cueillette de l'information</i>	24
4.1.1 L'échantillon	24

4.1.2	Les instruments de cueillette	26
4.1.3	Le déroulement de la cueillette	29
4.1.4	Les considérations éthiques	31
4.2	<i>Le traitement de l'information</i>	31
4.3	<i>Les limites de la recherche</i>	33
4.4	<i>La diffusion des résultats</i>	34

CHAPITRE V

Analyse des résultats

5.1	<i>De l'abondance à la dépossession, survit la tradition</i>	35
5.1.1.	Héritage culturel	36
5.1.2.	Mode de vie	41
5.1.3.	Histoire personnelle	45
5.2	<i>Aspirations, nécessités et obligations des jeunes femmes</i>	
5.2.1	Le passage à l'âge adulte	50
5.2.2	Le projet scolaire et l'emploi	51
5.2.3	Le désir d'enfant	53
5.3	<i>Le maternage</i>	57
5.3.1	L'apprentissage du <i>maternage</i>	58
5.3.2	Quand l'enfant paraît	63
5.3.3	Conditions de <i>maternage</i> et changements sociaux	71

CONCLUSION	74
-------------------	-----------

Bibliographie	80
----------------------	-----------

Annexe I	Information sur le statut d'Indien	viii
Annexe II	Coupures de presse au sujet de la communauté de Kitcisakik	xi
Annexe III	Commission de développement des ressources humaines algonquines d'Abitibi	xiii
Annexe IV	Les participantes et la cueillette des données	xvi
Annexe V	Feuille de consentement	xviii
Annexe VI	Guide d'entretien avec le groupe des jeunes mères	xx
Annexe VII	Guide d'entretien avec le groupe des jeunes « non-mères »	xxv
Annexe VIII	Questionnaire socio-démographique	xxx
Annexe IX	Autres outils de cueillette	xxxiii
Annexe X	Exercice « photo langage »	xxxvi

LISTE DES ABRÉVIATIONS

- CCVFF : Comité canadien sur la violence faite aux femmes.
- CCCSF : Conseil consultatif canadien sur la situation de la femme.
- CDRHAA : Commission de développement des ressources humaines algonquines de l'Abitibi.
- CRPA : Commission royale sur les peuples autochtones.
- FAQ : Femmes autochtones du Québec.
- MAINC : Ministère des Affaires indiennes et du Nord du Canada.

LISTE DES TABLEAUX

Tableau I	Comparaison des valeurs culturelles	8
Tableau II	Synthèse de données statistiques sur la famille	12

Remerciements

La réalisation de ce mémoire de maîtrise se rend à terme grâce à plusieurs personnes. D'abord, je veux remercier les jeunes femmes qui ont participé à la cueillette de données. Appréciation aux gens de la communauté et aux intervenants qui ont répondu à mes questions au fil des mois.

Un profond merci à ma directrice de mémoire, Madame Cécile Sabourin, professeure au département des sciences du développement humain et social de l'Université du Québec en Abitibi-Témiscamingue, qui m'a guidée en respectant mon rythme, au cours de cette longue démarche.

Je tiens aussi à exprimer ma reconnaissance à mon conjoint, André pour m'avoir libéré de mon *maternage*, et à mes enfants, Nadia-Maude et Jérémie, afin que je puisse réaliser ce travail. Un merci spécial à ma mère pour ses encouragements soutenus.

LE MATERNAGE CHEZ LES JEUNES FEMMES DE LA COMMUNAUTÉ ALGONQUINE DE KITCISAKIK

INTRODUCTION

La recherche que nous proposons aborde un volet majeur de la vie des femmes autochtones, soit le *maternage*¹. Nous pensons que le *maternage* chez les femmes autochtones présente des caractéristiques qui le démarquent du *maternage* chez les autres Québécoises, tant par les valeurs culturelles que par les conditions de vie qui prévalent dans les communautés autochtones. Nous nous intéressons au vécu des jeunes femmes, et au sens que prend le *maternage* dans leur vie.

Pour mener cette étude exploratoire, nous recueillerons nos données selon une approche qualitative auprès de jeunes femmes provenant de la communauté algonquine de Kitcisakik². Cet établissement indien, nommé « Grand Lac Victoria », est situé à environ soixante-quinze kilomètres au sud de Val-d'Or en Abitibi-Témiscamingue, et regroupait 327 personnes en 1996.³

En amorce, nous abordons notre motivation à travailler sur ce thème, et la pertinence d'un tel sujet. Puis, vient une description du contexte autochtone dans le quel s'inscrit le *maternage*, suivi du développement de notre cadre d'analyse de départ. Par la suite nous exposons notre démarche méthodologique. Finalement, nous produisons une analyse du matériel recueilli à partir de l'expression de jeunes femmes de la communauté de Kitcisakik.

¹ La notion de maternage est définie à la page 16 ; elle se résume à tout ce que comprend l'état de mère, à toutes les fonctions et les responsabilités qui y sont rattachées.

² Il s'agit de la Bande du Grand Lac Victoria. Quant au nom «Kitcisakik», il signifie en algonquin « grand » et « ouverture » ou « embouchure », et il désigne le lieu où la rivière des Outaouais s'élargit pour former le Grand Lac Victoria. Cette communauté n'est pas regroupée sur un lopin de terre accordé par le Gouvernement fédéral aux Indiens comme lieu de résidence permanent nommé « réserve indienne ». Il s'agit plutôt de sites appartenant au territoire traditionnel où la bande a décidé de concentrer des installations permanentes et des services, et qui est identifié officiellement comme étant un « établissement indien ».

³ Inscrites sur la liste de bande de 1996.

CHAPITRE I

UN PROJET DE RECHERCHE SUR LES JEUNES FEMMES AUTOCHTONÈS : POURQUOI ?

1.1 Le choix du sujet de recherche

Notre intérêt pour les conditions de vie des femmes autochtones remonte à plus d'une dizaine d'années. Cet intérêt est nourri par des expériences, des rencontres et des réflexions, sources de nombreux questionnements et autant d'objets d'étude. Notre expérience de mère et de foyer d'hébergement scolaire pour des enfants autochtones, ajouté à notre travail d'intervention auprès de parents autochtones, nous a permis de connaître certains aspects du vécu de gens de la communauté de Kitcisakik. De ces expériences, nous retirons une connaissance personnelle que nous voulons approfondir. De plus, il reste beaucoup de travail à faire pour enrayer les mythes et préjugés concernant le mode de vie des autochtones; nous pouvons y contribuer.

La trajectoire des jeunes femmes et des mères autochtones sort souvent des cadres à l'intérieur desquels nous sommes habitués de réfléchir ou d'agir comme praticienne sociale. Les interventions psychosociales traditionnelles prennent appui sur une vision stéréotypée de la famille de classe moyenne qui compte deux parents et, en moyenne, deux enfants. Pour comprendre et mieux intervenir avec les jeunes femmes, les jeunes mères qui en ont besoin, et leur famille, il est utile de sortir du modèle familial classique.

Nous avons choisi de porter notre attention sur les valeurs qui sous-tendent la maternité, et plus largement le *maternage*. Nous explorerons le sens que donnent les jeunes femmes au fait d'avoir des enfants, ceci en tenant compte des conditions de vie et des relations avec les autres membres de la communauté. Nous voulons donner la parole aux jeunes femmes pour mieux comprendre leur expérience du *maternage*, nous rapprocher du sens qu'elles lui donnent, saisir le potentiel et les limites qui peuvent être associés au vécu du maternage.

Nous avons choisi d'explorer une problématique qui appartient à un autre contexte culturel en sachant que nous devrions faire face à des limites : celle d'être blanche, celle de la rareté des écrits « autochtones », particulièrement à propos des mères et du *maternage*, celle de la suspicion et de la peur du jugement de la part des jeunes femmes autochtones, celle de l'inégalité du savoir, donc de pouvoir, entre l'universitaire et la jeune femme algonquine. Le déroulement de notre projet de recherche et ses résultats s'en trouveront affectés.

1.2 Pertinence et intérêt de la recherche

Cette étude permettra de développer de nouvelles connaissances sur les femmes autochtones, ce qui n'est pas négligeable, les écrits étant plutôt rares et limités à certaines problématiques telles la violence et la toxicomanie. Peu de recherches québécoises s'intéressent spécifiquement aux femmes autochtones. Par ailleurs, les thèmes liés au *maternage* sont moins populaires depuis que les femmes revendiquent leur espace en dehors du carcan domestique et de la reproduction.

Le développement des connaissances est au cœur du renouvellement des pratiques en service social. Les populations autochtones ont été considérablement étudiées par d'autres disciplines mais peu en travail social. S'intéresser à l'expression des jeunes femmes sur leur *maternage* peut ouvrir des pistes intéressantes pour bonifier les actions, que ce soit en promotion-prévention ou en intervention individuelle ou collective, sur des thématiques reliées à la famille, telles la maternité précoce, la santé reproductive, les conséquences de la monoparentalité, les compétences parentales, les relations hommes/femmes/enfants et autres.

Donner la parole et écouter ce que les jeunes femmes ont à dire est en soi une pratique émancipatoire (Febbraro, 1994) qui donne le pouvoir aux femmes de nommer elles-mêmes ce qui les concerne, de donner leur interprétation du scénario dont elles sont les actrices principales.

Nous croyons aussi que nos résultats peuvent servir à alimenter des discussions et des réflexions qui se tiennent dans la communauté de Kitcisakik. Le propos de cette recherche expose une réalité importante qui est au cœur de la vie personnelle, familiale et communautaire des gens de la communauté. Autant les jeunes, les femmes, les hommes, les intervenants sociaux, scolaires et politiques, qui se questionnent, qui cherchent des solutions, qui initient des changements, peuvent y trouver un nouvel éclairage. Un éventail de thèmes sont abordés, du point de vue des jeunes femmes interviewées, les mères de la communauté de demain.

CHAPITRE II

CONTEXTE AUTOCHTONE ET MATERNAGE

2.1 La communauté de Kitcisakik

Une des particularités de la population algonquine de Kitcisakik tient au fait qu'elle a pu conserver son mode de vie traditionnel jusqu'aux années soixante-dix, bien que les relations avec les non-autochtones datent de beaucoup plus longtemps. Ce n'est qu'au cours du XX^e siècle que l'exploitation forestière et minière s'est accélérée, envahissant le territoire algonquin au point de marquer définitivement l'organisation économique et sociale de la nation algonquine.

Aujourd'hui, la bande du Grand Lac Victoria demeure la seule bande non sédentarisée à l'est du Canada. C'est-à-dire que les membres de la communauté se déplacent et peuvent vivre sur plusieurs sites au cours de l'année. Le refus d'un statut de réserve faisait consensus encore récemment dans la population qui veut ainsi protéger l'occupation de son territoire, le nomadisme et certaines activités traditionnelles⁴. Cependant, il y a des conséquences à ce choix qui se traduisent, entre autres, par des services publics et communautaires déficients, voire absents. Contrairement aux réserves indiennes que l'on retrouve à proximité⁵, à Kitcisakik, aucun service public n'est acquis : par exemple l'eau potable, l'électricité, l'entretien de la route. Les habitations se bâtissent au gré et aux frais des propriétaires, sans réglementation ni aide financière fédérale, alors que sur les réserves, le développement domiciliaire est subventionné et relève de la bande qui demeure propriétaire des résidences. Actuellement, il semble que la création d'un village régi sous un autre mode que celui de réserve soit à la veille de se réaliser.

La communauté de Kitcisakik compte deux sites principaux où sont concentrées les résidences et des infrastructures minimales: le Grand Lac Victoria, à 100 kilomètres au

⁴ Voir annexe II

⁵ La réserve du Lac Simon, près de Val-d'Or et celle de Pikogan, près d'Amos.

sud de Val-d'Or (environ 600 km au nord de Montréal) est habité presque exclusivement durant la saison estivale; le Lac Dozois où sont installés certains services de base, est situé à 75 kilomètres au sud de Val-d'Or. Ce dernier site est plus près de la route provinciale 117, soit à environ dix kilomètres sur un chemin forestier.

On peut qualifier la population de Kitcisakik de semi-nomade. Cette mobilité est un élément important dans le mode de vie de la population et caractérise les conditions de vie des femmes de la communauté.

À l'instar des autres communautés autochtones canadiennes, Kitcisakik connaît une croissance démographique importante, due principalement à un haut taux de natalité. La population est très jeune. En 1996, 64,8% de la population de Kitcisakik a moins de 25 ans, comparativement à 49,4% de la population des Indiens inscrits et à 33,4 % pour l'ensemble de la population canadienne⁶. Les 40 ans et moins représentent 88% de la population de la communauté. Une tranche très importante de la population est constituée d'enfants et de personnes en âge de procréer. La réalité du *maternage* est donc très présente dans la communauté.

Voyons brièvement quelques autres caractéristiques de la population étudiée, telles la langue d'usage, la scolarité et l'occupation. La langue maternelle est l'algonquin, la langue seconde est le français. Comme il est généralement reconnu pour l'ensemble des communautés autochtones du Canada, le niveau de scolarité est très faible. Il est à noter qu'il y a maintenant plus de 40 ans que les enfants autochtones sont soumis à la même obligation de scolarisation que les autres Canadiens, et les services éducatifs ne sont toujours pas disponibles dans la communauté.

Les enfants de niveau primaire et secondaire, ainsi que les adultes qui retournent à l'école, sont intégrés aux écoles de la ville la plus proche, soit Val-d'Or. Ils ont accès à certains services qui les soutiennent dans leur cheminement académique. Des actions

⁶ Source : Données ministérielles de base 1997, MAINC, registre des Indiens et Statistique Canada, Statistiques démographiques annuelles 1996, no 91-213-XPB.

sont menées pour améliorer la scolarisation des membres de la communauté, de même que leur employabilité⁷.

À Kitcisakik, les emplois sont rares. Les activités traditionnelles de chasse, de trappe, et de pêche, qui étaient autrefois à la base de l'économie de la communauté, sont maintenant pratiquées d'abord pour combler les besoins alimentaires des familles puis en second lieu comme loisir.

Les gens de Kitcisakik vivent entre la tradition et le modernisme, entre la forêt et la ville. La beauté et la richesse de la nature côtoient la pauvreté et les problèmes sociaux. Dans cette dualité, une communauté fragile se développe et se démarque par une force de survie assez remarquable. On y retrouve les « facteurs de protection » (Blanchet et al., 1993) suivants: l'attachement des gens à leur territoire, à leur culture, à la beauté et aux richesses naturelles de leur milieu de vie ; l'existence de réseaux sociaux et familiaux ; la présence assez soutenue d'intervenants des différents services sociaux et de santé tant autochtones qu'allochtones. Certaines caractéristiques du milieu constituent un potentiel intéressant pour améliorer la situation.

2.2 Le brouillage des valeurs

À Kitcisakik, comme ailleurs, les valeurs traditionnelles transmises de génération en génération, ne sont pas tangibles dans la réalité de tous les jours. Il règne une grande confusion entre les valeurs qui fondent l'identité amérindienne et celles que transmet la culture « blanche nord-américaine ». Traditionnellement, les valeurs fondamentales des peuples autochtones reposent sur la coopération, l'unité et la dignité (Sioui, 1989). L'arrivée et la domination des européens modifient le mode de vie des peuples autochtones et affectent les valeurs familiales, communautaires et spirituelles autour desquelles s'harmonisaient la vie personnelle et collective (Commission royale sur les peuples autochtones, 1996 ; Sioui, 1989).

⁷ Voir annexe III au sujet de la Commission de développement des ressources humaines algonquines en Abitibi (C.D.R.H.A.A). Cet organisme a été créé par trois communautés algonquines.

De façon générale les autochtones d'Amérique du Nord règlent leur conduite selon un ensemble de valeurs traditionnelles que nous mettons ici en parallèle avec les valeurs de la culture dominante

Tableau I Comparaison des valeurs culturelles ⁸.

Valeurs traditionnelles amérindiennes	Valeurs contemporaines nord-américaines
Croyance en un cercle sacré de la vie (équilibre entre la nature et la vie; respect de la vie, vision sacrée, reconnaissance d'un monde spirituel);	Croyance en l'évolution et au progrès (maîtrise de la nature; désir de contrôle sur les cycles de la vie; primauté des valeurs matérielles; consommation);
Attachement à la terre «mère nourricière» appartenant à la collectivité;	Propriété privée et exploitation des ressources; inégale répartition de la richesse;
Temps vécu en relation avec les saisons; centré sur le présent en suivant les traditions;	Temps lié à la technologie et à l'efficacité; centré sur l'avenir, le progrès et le changement.
Société fondée sur l'égalité, et le sens de la communauté;	Apparition d'inégalités sociales basées sur le travail et la consommation;
Coopération, partage;	Compétition, propriété privée, capitalisation
Absence de pouvoir de coercition; l'échange est favorisé; la règle du don assure l'ordre et la paix sociale.	Présence d'un ordre extérieur et coercitif à l'égard de l'individu: l'État
Anonymat, humilité	Reconnaissance
Approche holistique	Approche analytique

Le choc des valeurs se fait sentir dans plusieurs sphères de la vie des populations autochtones. Voyons quelles sont les conséquences de l'effritement des valeurs traditionnelles sur deux points qui influencent directement la condition des jeunes femmes, soient la place des femmes et des enfants et les effets de l'internat des enfants indiens, comme stratégie d'acculturation, pendant plusieurs générations.

⁸ Nous avons complété ce tableau en puisant dans :

1. Heinrich, R.K., Corbine, J.L., Thomas, K.R., (1990) *Counselling Native Americans*, Journal of Counselling & Development, Nov./Déc., vol. 69, p.129.
2. L. Cardinal et J. Lapointe, (1990) « L'ethnicité », dans *Initiation thématique à la sociologie* (réd.), Saint-Boniface, p. 279-284

2.2.1 Le statut des femmes et des enfants

Le rôle et le statut des femmes ne sont pas identiques d'une nation autochtone à l'autre. De façon générale, on remarque que, traditionnellement, les femmes occupent un rôle majeur dans la communauté autochtone (CRPA, 1996 ; Sioui, 1989; Viau, 2000). On dit de ces sociétés qu'elles sont de type matriarcal par tradition, et que l'ordre « matrilinéaire » qui y prévalait aurait été érodé par l'acculturation. (Sioui, 1989). La liberté, l'égalité, la bienveillance pour l'étranger sont des traits de ces types de société. *«...la femme amérindienne n'est sous l'emprise de personne. Elle se marie avec qui elle veut, quand elle veut et si elle le veut. Dès l'âge de la puberté, elle suit librement le cours que la nature a imprimé en elle ... »* (Sioui,1989). Les hommes confient leur « semence » aux femmes qui conçoivent, nourrissent et éduquent. Les femmes accueillent l'enfant avec humanité et reconnaissance. Elles ont recours à des plantes abortives pour interrompre les grossesses non désirées et elles ont rarement plus de quatre enfants.

Au contact de la culture européenne, le statut des femmes a changé ; elles ont perdu leur place centrale dans la communauté (Conseil consultatif canadien sur la situation de la femme, 1993 ; CRPA, 1996). De personnes hautement respectées, dont l'apport matériel à la communauté a une valeur égale à celui des hommes, les femmes autochtones subissent l'influence patriarcale du modèle européen. Cette forme d'organisation fondée sur le pouvoir du « patriarche » (monarque, père,...) perdue depuis des siècles dans le monde dit civilisé (Badinter, 1986). On assiste alors à la dévalorisation des femmes autochtones.

Traditionnellement, la fécondité des femmes fait l'objet de rituels et de fêtes. Les enfants occupent une place particulière dans les cultures des Premières Nations. Selon la tradition, ils sont un don des esprits, et il faut les traiter avec beaucoup de douceur. Les enfants sont pris en charge par le groupe familial et apprennent les valeurs et la vie en observant les adultes. C'est dans un cadre de liberté et de respect qu'on leur inculque le sens des responsabilités (Vincent, 1995). En est-il toujours ainsi aujourd'hui ? Par exemple, dans la communauté qui nous intéresse, les familles

auprès des enfants. Leur histoire collective de dépossession, tant au plan de l'identité que des ressources, a profondément marqué la communauté, entraînant plusieurs adultes dans diverses formes de dépendance et surtout dans le cycle de la violence, de sorte qu'ils ne sont pas en mesure de répondre en permanence aux besoins de leurs enfants.

2.2.2. Les pensionnats indiens et la déresponsabilisation des familles

Des années quarante aux années soixante, l'internat des enfants amérindiens, a été une mesure dans le processus d'acculturation qui, croyons-nous, a une incidence sur le *maternage* aujourd'hui. Nous abordons le sujet parce qu'il constitue une réalité présente chez les jeunes mères, avec ou sans enfant, avec qui nous nous entretiendrons. Elles sont elles-mêmes des enfants, des petit-enfants, ou arrière-petit-enfants de parents ayant connu la scolarisation hors de la communauté.⁹

« Il apparaît vraiment que les années '50 marquent une précipitation de la désintégration culturelle - en particulier celle de l'autorité parentale, - car c'est au milieu de cette décennie que les enfants sont arrachés à leur famille... » (Leroux, 1995), privant ainsi les parents de leur rôle d'éducateurs. Les compétences parentales des autochtones sont mises en doute. Les enfants sont placés massivement dans des pensionnats ou des foyers d'accueil, et la communication entre les générations est coupée. Les parents perdent leur habileté à établir des liens avec leurs enfants. *« Privés d'amour, de soins et de soutien, ils étaient incapables de faire ces gestes qui ne sont pas innés mais qui s'acquièrent par l'observation, la participation, l'interaction. »* (CRPA, 1996).

Encore aujourd'hui, les jeunes femmes sont prises entre leur attachement à leur culture, et des réalités communautaires et familiales difficiles, de sorte qu'il y a peu de modèles auxquels elles peuvent s'identifier. De plus, elles sont intégrées dès l'âge de cinq ans

⁹ En effet, à Kitchisakik, notre site de recherche, cela fait maintenant quarante ans que les enfants sont scolarisés à l'extérieur de la communauté. Les motifs et les conditions d'éducation sont différents aujourd'hui. Il n'en demeure pas moins que les enfants doivent encore être placés dans d'autres foyers que le leur pour recevoir une éducation qui n'est pas adaptée culturellement.

dans des familles non-autochtones plusieurs mois par année. Elles sont alors exposées à un autre modèle culturel, où les valeurs familiales sont davantage fondées sur la réussite et la performance. C'est là aussi qu'elles ont l'occasion de prendre conscience de la pauvreté de moyens qui affectent leur milieu d'origine, comparativement aux facilités dont disposent les familles qui les accueillent. Ont-elles les ressources et le soutien nécessaires pour s'orienter vers une voie mitoyenne où il serait possible de profiter du meilleur des deux mondes ?

2.3 Conditions de vie des jeunes femmes

Prises à l'intersection de deux modes de vie, deux systèmes de valeurs, dans un milieu d'appartenance où la famille est affaiblie, quelles références guident les jeunes femmes qui se retrouvent dans la réalité du *maternage* ?

2.3.1 Un modèle de reproduction coloré par le passé

Voyons maintenant la question de la reproduction chez les femmes autochtones, point de départ du *maternage*. Nous retrouvons à l'intérieur de ce thème, les taux de natalité et de fécondité, la taille des familles, le jeune âge des mères.

Les populations autochtones du Canada, malgré d'importants déficits, connaissent tout de même des améliorations au plan de la santé physique et, en conséquence, une baisse des taux de mortalité, qui les rapprochent lentement des standards nord-américains. Actuellement, la population autochtone est jeune et en croissance parce qu'elle est en meilleure santé qu'il y a trente ans, mais aussi parce qu'il y a beaucoup plus de naissances que dans la population canadienne en général. Il y a bien une diminution du nombre d'enfants depuis quelques années, mais elle est plus faible chez les Algonquins que dans d'autres nations.

Les femmes ont plus d'enfants, enfantent plus tôt dans leur vie, et elles sont moins enclines à utiliser les moyens de contraception, dits modernes, ou à recourir à l'avortement (Femmes autochtones du Québec, 1997 ; Lavallée et Picard, 1997).

Les chiffres sont éloquentes. Le tableau suivant nous permet de faire une comparaison rapide des statistiques entre la population des Indiens inscrits et la population en général ¹⁰.

TABLEAU II Synthèse de données statistiques sur la famille

	Indiens inscrits	Population en général
Taux de fécondité (Canada)	2,7 par 1,000	1,7 par 1,000
Taux de natalité (Canada)	25,8 par 1,000	14,9 par 1,000
Ratio de dépendance (femmes)	88,0	63,7
Taille moyenne famille (Québec)	4,5 (sur réserve)	3,1
% mères de moins de 25 ans	55 %	28 %
% mères de moins de 18 ans	8 %	1,2 %
Taux de grossesse chez moins 18 ans (Québec)	95 à 120 pour 1,000	18,8 pour 1,000
% familles monoparentales (Québec)	25,7 %	21,7 %

Nous observons que les comportements reproducteurs des autochtones favorisent les naissances. L'éducation sexuelle n'est pas très développée dans la plupart des familles, surtout chez celles qui vivent de façon plus traditionnelle. Il faut aussi tenir compte du fait que la contraception moderne et l'avortement sont mal acceptés culturellement. Et cet état de fait persiste même si la majorité des jeunes sont bien renseignés, à l'extérieur de la famille, et qu'ils ont accès à des moyens de contraception. Comme pour l'ensemble des Québécoises, les femmes autochtones connaissent les moyens de contraception (Dandurand et al., 1994) mais ne les utilisent pas nécessairement, particulièrement chez les plus jeunes. Les jeunes filles autochtones ont des relations sexuelles précoces et souvent non protégées. Comme il est généralement démontré

¹⁰ Le taux de fécondité indique combien d'enfants naissent en moyenne par tranche de 1000 femmes durant leurs années de fertilité. Le taux de natalité est le nombre de naissances vivantes sur une population de 1000 personnes.

dans les études sur la sexualité des jeunes et de la population en général, les inégalités de pouvoir dans les relations amoureuses consacrent aux filles la responsabilité de la contraception.

2.3.2 Une réalité marquée par des problèmes sociaux « modernes »

Des familles en changement

Les jeunes femmes autochtones ont -ou auront- presque autant d'enfants que leurs ancêtres, mais dans des conditions qui ont profondément changé. Les nouvelles réalités familiales, les problèmes sociaux tels la violence et la pauvreté détériorent le contexte dans lequel les jeunes femmes vivent leur période de *maternage*.

Dans la société québécoise, la structure familiale s'est modifiée au cours des dernières décennies. Les communautés autochtones n'échappent pas au phénomène. Le taux de familles monoparentales est de 25,1% chez les Indiens inscrits, comparativement à 17,7% pour les familles canadiennes non-autochtones (MAINC, 1996).

La famille n'est plus la même, et ce, au-delà du phénomène de la monoparentalité. En milieu autochtone, comme ailleurs, les couples restent unis moins longtemps. Le soutien entre les générations est moins important qu'auparavant. Pour plusieurs motifs, notamment le travail ou les difficultés personnelles, les membres de la famille ont souvent des problèmes à exercer leur rôle et leurs responsabilités auprès des leurs. Il n'y a pas longtemps, il était courant que des grands-parents, des tantes, des grandes sœurs remplacent un parent incapable de prendre en charge ses enfants.

Cette précarité peut se manifester par la perte d'habiletés parentales, conséquence presque inévitable quand les enfants sont pris en charge par d'autres personnes. En plus, les contacts transculturels font naître de nouveaux besoins et proposent d'autres façons de faire qui peuvent générer une tension entre des modèles de *maternage* différents. Ceci peut provoquer, chez le parent autochtone, un sentiment d'incompétence et même provoquer un désengagement vis-à-vis ses enfants.

Les visages de la violence

On ne peut passer sous silence la prévalence de la violence dans les communautés autochtones. De façon générale, la violence familiale, conjugale et sexuelle est très répandue et peu chiffrée, tant dans l'ensemble de la population que dans les communautés autochtones (CCVF, 1993 ; CRPA, 1995 ; Pétawabano et al., 1994 ; Pelletier et Laurin, 1993). On estime que la presque totalité de la population autochtone a subi ou a fait subir une forme ou une autre de violence au cours de sa vie. La violence a atteint des proportions endémiques. Les causes sont multiples et devant la Commission royale sur les peuples autochtones, un lien est établi entre la violence et les situations où les individus se sentent prisonniers d'un désavantage ou d'une frustration.

Dans ce contexte, la sexualité des femmes autochtones se trouve souvent bafouée (CCVF, 1993). Hommes, femmes et enfants vivent de la confusion au plan de la sexualité. La limite entre la relation sexuelle et l'agression est souvent traversée. (CRPA, 1995 ; CCVF, 1993). Cela nous amène à considérer la probabilité que plusieurs femmes deviennent enceintes suite à une agression sexuelle.

La pauvreté des femmes autochtones

La pauvreté est un autre héritage qui marque le quotidien de la plupart des jeunes femmes et des jeunes mères. Les femmes autochtones n'échappent pas à la pauvreté structurelle des femmes à travers le monde. Leur réalité se rapproche à plusieurs égards de celle des femmes des « pays en voie de développement » que l'on pense au taux de natalité, à l'espérance de vie, aux conditions de logement et d'hygiène publique.

Les Indiens et Indiennes dans les réserves (incluant les établissements indiens) sont les plus mal nantis économiquement parmi les autochtones (CRPA, 1995). Chez les Indiens inscrits, le recours à l'aide sociale s'est accru au cours de la dernière décennie, passant de 37,4% en 1981 à 43,3% en 1992 (MAINIC, 1996). L'aide sociale est devenue une ressource de base dans plusieurs communautés. Quand on regarde les statistiques concernant les femmes, le portrait est encore plus sombre. Il est à noter

que le revenu des familles et des ménages algonquins se situe en bas de la moyenne des nations autochtones (Gagnon, 1993).

Bref, les femmes autochtones sont très défavorisées économiquement. Leurs niveaux d'emploi et de revenu sont plus bas que ceux des hommes autochtones et bien au-dessous des taux relatifs aux hommes et aux femmes non-autochtones. Elles sont très dépendantes de l'aide sociale, surtout sur les réserves et les établissements indiens comme Kitcisakik. Le chômage frappe davantage les plus jeunes. Ce phénomène de persistance de la pauvreté est très inquiétant, surtout quand on observe le nombre croissant de jeunes qui seront bientôt en âge d'être actifs sur le marché du travail. Les nations autochtones sont encore bien loin de l'autonomie économique. (CRPA, 1995 ; Oberle, 1993)

Avoir plusieurs enfants peut être perçu comme source de richesse. Cependant les jeunes femmes autochtones doivent se résigner à vivre leur *maternage* dans des conditions difficiles. Elles se retrouvent souvent seules avec leurs petits, pauvres, sans logements décents, soumises quotidiennement à un haut niveau de stress. Dans la communauté étudiée, nous constatons qu'il existe peu de ressources réellement adaptées à leurs besoins, comme des services leur permettant de renforcer les habilités parentales et qui tiennent compte du modèle d'éducation autochtone, si elles le désirent ; du gardiennage à moindre coût ; une résidence ; un réseau de soutien en qui elles ont confiance ; et surtout, de l'encouragement à se réaliser comme mères, mais aussi comme jeunes femmes qui peuvent projeter de poursuivre leurs études, d'obtenir un emploi, de s'impliquer dans le développement de leur communauté.

CHAPITRE III

LE SENS DU MATERNAGE CHEZ LES JEUNES FEMMES DE KITCISAKIK

Être mère constitue traditionnellement une responsabilité partagée par la majorité des femmes qu'elles soient autochtones ou non. Pour observer le *maternage* et en dégager le sens, nous proposons une définition large, englobant plusieurs dimensions. Dans un deuxième temps, nous traitons du *maternage* en général et des conditions particulières à Kitcisakik. Puis nous exposerons nos questions de recherche et notre cadre d'analyse de départ.

3.1 *Le sens du maternage*

Une définition plus précise de ce que nous entendons par *maternage* et un tour d'horizon du sens généralement donné à cette « fonction » nous permettent de mieux cerner la spécificité du *maternage* chez les jeunes mères originaires de la communauté de Kitcisakik.

Le *maternage* est plus qu'un ensemble de tâches nécessaires à l'éducation et aux soins des enfants. Nous optons pour une définition large, intégrant plusieurs étapes et dimensions du phénomène : la construction du désir de l'enfant, la décision de la maternité ou le refus, la grossesse, la naissance, les soins donnés à l'enfant durant la période où il est dépendant des adultes, la relation affective entretenue avec lui. Nous ajoutons aux soins et à la relation directe, la préoccupation constante vis-à-vis de l'enfant qui marque toutes les dimensions de la vie des femmes (Dandurand et al., 1996). Nous tenons compte de la charge psychologique et intellectuelle du *maternage*. En somme, nous nous intéressons à la totalité de l'engagement et de la responsabilité rattachés à l'état de mère.

Au plan individuel, deux raisons majeures sont invoquées par les couples dans leur désir d'avoir des enfants : la relation affective avec l'enfant et la concrétisation du lien conjugal (Dandurand et al., 1996 ; Lacourse, 1994). Sous le désir d'enfants, on peut retrouver plusieurs motivations. On peut choisir cette voie pour passer à l'âge adulte,

pour sortir de la dépendance sociale et économique, pour avoir une reconnaissance sociale, pour se voir reconnaître une compétence, pour améliorer les relations intergénérationnelles, pour s'assurer une permanence de lien affectif, et même pour posséder un objet que l'on pourra contrôler.

Le désir personnel de mater est cependant conditionné par de multiples considérations sociales (Dandurand et al., 1994; Lacourse, 1994 ; Trent, 1994 ; Tabet, 1998). « *Si, dans chaque maisonnée, les couples se trouvent seuls face à leur décision d'enfantement, ces décisions n'en relèvent pas moins d'une espèce de conscience collective qui favorise un modèle de sexualité et de procréation* » (Lacourse, 1994).

La motivation à se reproduire est liée au sens que prend l'enfant dans la société et à la valeur qu'une société lui accorde (Kellerhals, 1982 cité dans Lacourse, 1994). Ajoutons que le traitement social de l'enfant à naître est différent d'une société à l'autre. Par exemple, l'enfant n'a pas la même « valeur » dans les sociétés occidentales que dans les sociétés dites en développement, ou encore dans un groupe qui se sent menacé par l'assimilation à un autre groupe culturel par exemple, comme c'est le cas pour les Autochtones.

Dans un autre ordre d'idées, il importe de tenir compte du fait que la reproduction, et l'ensemble de la sexualité, sont des lieux où se jouent les rapports de sexe basés sur l'inégalité et la domination des hommes sur les femmes dans plusieurs sociétés (Tabet, 1998). Comme le démontrent Combes et Devreux (1994), la reproduction et le *maternage* peuvent être analysés comme une production sociale où les femmes constituent le moyen de production ; le géniteur est souvent propriétaire, et l'enfant devient ainsi le produit, l'objet, la propriété.

Les raisons retrouvées sous le désir d'enfant varient selon le milieu socio-économique. Dans les milieux défavorisés, la grossesse est un phénomène normal (Colin et al., 1992 ; MSSS, 1989). Les femmes moins scolarisées et à faible revenu ont plus d'enfants (Lacourse, 1994, Dandurand 1987). Elles ont l'espoir, entre autre, de briser le cycle de la pauvreté, et de réaliser leurs ambitions personnelles à travers leur progéniture. Aussi, il est établi que la pauvreté augmente les *prévisions de parentalité*

à l'adolescence ; des études démontrent que les adolescents pauvres décident de devenir parents pour se donner un statut (Trent, 1994).

Des chercheuses québécoises (Colin et al., 1992) se sont intéressées au sens donné à la maternité par des femmes pauvres, non-autochtones, vivant en milieu urbain. Pour elles, avoir des enfants est une richesse qui, en plus de leur donner un statut social, leur permet de combler des besoins affectifs. La maternité donne un sens à leur vie en leur assurant une identité sociale et personnelle. D'autres auteurs associent la maternité en situation de pauvreté à la nécessité de survivre dans des conditions difficiles (Ribeaud, 1979).

Quand la reproduction et le *maternage* sont perçus comme la seule source accessible d'épanouissement pour un individu, un couple ou une communauté, il est logique que ce soit le projet de vie privilégié par ses jeunes gens. Il semble que s'il n'y a pas de volonté individuelle et collective de contrôler la fécondité, s'il n'y pas de modèle et d'acceptation sociale de la contraception, il est normal et naturel qu'il y ait des maternités précoces. (Cunningham et Boulton, 1996 ; Cournoyer, 1995). Cette explication serait-elle valable pour la communauté étudiée ?

3.2 Le cadre d'analyse

Le besoin collectif de se reproduire pour assurer le remplacement des générations, le désir individuel d'avoir des enfants, le modèle de reproduction ancré dans la conscience collective, les valeurs traditionnelles autochtones, la volonté de transcender la pauvreté et la dépendance : qu'est-ce qui alimente le modèle de *maternage* chez les jeunes femmes autochtones, particulièrement celles de Kitcisakik ? Nous l'avons vu, il y a des différences dans le vécu du *maternage* des femmes autochtones. Nous croyons qu'il existe aussi des distinctions quant au sens donné au *maternage*.

Persistance de la tradition

Nous posons au départ que nos jeunes femmes sont originaires d'une communauté de type traditionnel à plusieurs égards, notamment dans son modèle de procréation. Les

valeurs culturelles et les conditions de vie dans les communautés soumettent les jeunes femmes autochtones à une socialisation différente de celle de la majorité des jeunes québécoises. Ceci peut expliquer les particularités de leur *maternage* : grossesses précoces, familles nombreuses, grande valorisation de la maternité, mais aussi problèmes familiaux, pauvreté, séparation physique des enfants. Le tableau peut nous paraître sombre, mais il est essentiel de tenir compte de la grande valeur accordée traditionnellement aux enfants, à la famille et à la vie communautaire pour s'approcher du sens. Des témoignages de femmes autochtones, à différentes tribunes, nous révèlent que, dans leur lutte pour améliorer leur vie, elles expriment beaucoup d'espoir et misent sur les enfants comme source première de motivation aux changements (CRPA, 1996, Colloque « Voici la pointe du jour/ Pimadiziwin », 1998).

Situé dans le contexte d'une communauté qui demeure près, historiquement, du mode de vie traditionnel amérindien, le modèle de *maternage* des femmes à Kitcisakik n'est pas « hors norme ». Bien qu'elles soient exposées à d'autres modèles de *maternage* et à d'autres valeurs en milieu non-autochtone, à Val-d'Or, notamment, nos jeunes femmes ont conservé les solides ancrages de la tradition. Leur différence se révèle au contact de la majorité. Qui voit-on circuler dans les couloirs de la polyvalente en attendant bébé, s'il n'y a pas eu décrochage scolaire ? Qui étonne par sa jeunesse au département d'obstétrique ? Très souvent, ce sera une jeune autochtone.

Des conséquences de la pauvreté...

La majorité des jeunes femmes originaires de Kitcisakik vivent dans des conditions qui dépassent la pauvreté strictement économique. Toutefois, au contact des gens de la communauté, on constate que le manque d'argent ne vient pas au premier plan dans l'expression des besoins. On cherche plutôt à retrouver l'harmonie à l'intérieur de soi, dans sa relation aux autres et avec la nature. C'est une quête d'identité plus que d'argent, une reconstruction de l'estime de soi, une parole et une place dans la société qui sont recherchées.

Plusieurs jeunes femmes de la communauté sont issues de familles désunies, affectées par la violence et la toxicomanie. Elles ont connu une pauvreté matérielle relative,

mais surtout une pauvreté affective et intellectuelle. Par ailleurs, elles sont plus scolarisées que leur mère. Certaines ont vécu des problèmes d'apprentissage ou de comportement et ont la possibilité de bénéficier de services pour corriger la situation.

Une conception différente de la maternité

Nombre de femmes de la communauté étudiée sont devenues mères assez tôt dans leur trajectoire de vie si on compare à la norme québécoise. Nous l'avons mentionné, la pauvreté influence la maternité précoce, toutefois les modèles familiaux jouent aussi un rôle très important. Les jeunes autochtones peuvent bien avoir toutes les informations sur la contraception à leur disposition, il n'en demeure pas moins que les modèles qui sont significatifs pour eux proposent d'autres comportements.

Nous l'avons vu, le taux de grossesse chez les adolescentes autochtones est nettement supérieur au taux de grossesse chez les adolescentes pour l'ensemble du Québec. Dans le milieu qui nous intéresse, la sexualité précoce (Dandurand et al., 1994), et la maternité comme porte d'accès à la condition d'adulte (Cournoyer, 1995) ne représentent pas une rupture avec la tradition, mais plutôt une continuité. En débutant très tôt leur *maternage*, les jeunes femmes de Kitcisakik s'inscrivent en continuité avec la tradition. Elles se dissocient de la majorité des jeunes Québécoises qui, depuis quelques générations, ont tendance à reporter le mariage et les naissances et ainsi à briser l'enchaînement habituel, pour faire autrement leur passage vers l'âge adulte. En fait, en milieu autochtone, la situation a probablement moins changé que l'interprétation qu'on en fait.

Un contexte culturel

Comme nous venons de le voir, plusieurs facteurs peuvent être invoqués pour comprendre le sens que donnent les jeunes femmes au *maternage*. Le *maternage* est un acte social (Colin et al., 1992 ; Dandurand et al., 1994, 1996 ; Tabet, 1998). En plus d'être social, il est aussi un acte significatif (Gratton et Lazure, 1996). Il a une signification pour la personne qui en est l'actrice et cette signification est reliée à autrui. Aussi, il est perçu et réalisé différemment selon le contexte dans lequel évolue

un groupe, une communauté. Le sens du *maternage* est beaucoup affaire de culture¹¹. Notre proposition s'articule autour d'une continuité culturelle qui nourrit la motivation au *maternage* et lui donne un ensemble de significations où se chevauchent les aspects individuels et collectifs.

Des besoins à combler

On peut supposer que nos jeunes mères veulent combler des besoins fondamentaux en maternant, notamment les besoins d'affection, d'autonomie, de réalisation de soi, d'indépendance économique. Et les moyens de combler ces besoins sont restreints dans la communauté d'appartenance de ces jeunes femmes. Aussi est-il prévisible, et rassurant pour elles, de se laisser influencer par le modèle traditionnel de *maternage*, qui est endossé par l'ensemble de la communauté. De cette façon, les jeunes mères répondent en plus aux attentes de la communauté. En effet, on peut percevoir dans les propos spontanés des gens qu'il est primordial pour une femme d'être mère, de plusieurs enfants si possible, avant tout autre projet de vie.

Pour atteindre notre objectif de compréhension du sens donné au *maternage*, nous identifierons dans le discours des jeunes femmes ce qui de l'héritage culturel et des conditions de vie actuelles colorent véritablement le vécu du *maternage*. Nous soutiendrons notre proposition de continuité avec la tradition en explorant l'histoire de jeunes femmes, mère ou non, à l'aide d'indicateurs culturels, sociaux et économiques.

Les indicateurs culturels regroupent des faits, des événements, des opinions qui témoignent de l'influence des valeurs et des coutumes traditionnelles autochtones, ayant résisté à l'arrivée des blancs, et de celles extérieures au milieu autochtone sur le *maternage*. C'est sous cette dimension que nous pourrions trouver des traces de la transmission générationnelle des modèles de *maternage*, quant à l'âge de la mère lors de sa première grossesse par exemple, ou quant au nombre d'enfants désiré.

¹¹ Entendu comme étant un ensemble de stratégies développées par un groupe pour s'adapter à son environnement.

Les indicateurs sociaux réunissent tous les messages et les actions venant du milieu d'appartenance qui peuvent nous indiquer que l'environnement social des jeunes mères les oriente vers un type de *maternage* plutôt qu'un autre. Une connaissance des conditions économiques des femmes du milieu étudié nous permet de faire un lien comparatif avec le vécu du maternage dans d'autres contextes de pauvreté. Nos principaux indicateurs économiques sont le revenu, l'occupation, la scolarité, l'environnement physique.

En identifiant les traces de la tradition et en nous imprégnant du mode de vie actuel, nous comptons développer une meilleure compréhension du phénomène du *maternage* chez les jeunes femmes de la communauté et, ainsi, en dégager les significations individuelles et sociales.

CHAPITRE IV

LA MÉTHODOLOGIE

Cette étude vise à explorer le vécu du *maternage* chez les jeunes femmes de Kitcisakik et à nous approcher du sens qu'elles lui donnent. Notre démarche était guidée par les préoccupations suivantes : laisser la parole aux jeunes femmes ; tenir compte de leur histoire collective et de leurs conditions de vie ; avoir l'ouverture nécessaire pour entendre le potentiel tout autant que les difficultés liées au *maternage* ; considérer que ces jeunes femmes et leur communauté peuvent faire d'autres choix que ceux qui nous sont habituels.

Nous avons fait le choix d'une méthodologie qualitative, exploratoire et descriptive parce qu'il s'agit d'un phénomène encore peu étudié au Québec. Exploratoire, dans le sens où nous devons l'approcher avec la même motivation que celui ou celle qui s'aventure dans une forêt inconnue, dense, imprévisible. Descriptive, parce que notre matériel est composé essentiellement de l'expression d'un petit groupe de femmes qui nous permettent d'entrer dans une parcelle de leur espace, de leur monde. De plus, nous tentons de décrire le mode de vie des jeunes femmes et leur vécu du *maternage* en demeurant le plus près possible de la réalité, afin que le lecteur puisse le percevoir comme s'il y était.

L'approche phénoménologique (Deschamps, 1993) et les techniques de l'analyse par théorisation ancrée (Glaser et Strauss, 1967) nous ont inspirée pour pénétrer l'univers de notre population, nous approcher du sens qu'elles donnent au *maternage*, tout en restant à proximité du discours de nos informatrices. Le glissement vers des comparaisons ou des généralisations trop faciles construites à partir d'autres réalités culturelles nous guettaient.

La méthodologie de théorisation ancrée nous fournit des techniques d'analyse qui nous ont été utiles dès le moment où nous avons recueilli un corpus de données suffisant pour débiter une catégorisation par groupe de sens. Nous ne visons pas la production

d'une théorie. Il est plus juste de dire que nous procédons à une analyse par théorisation (Mucchielli, 1996). Nous réaliserons les trois premières étapes d'analyse, soit la codification, la catégorisation et la mise en relation, qui, selon Mucchielli, peut mener à un niveau analytique intéressant.

4.1 La collecte d'informations

4.1.1 L'échantillon

Nous avons rencontré deux groupes de jeunes femmes de moins de 25 ans : un groupe de jeunes mères et un groupe n'ayant pas encore d'enfants, pour un total de huit participantes. Nous estimons que la population totale des femmes de 15 à 24 ans se situe à environ 30 personnes dans la communauté étudiée.¹² Les jeunes femmes interviewées sont toutes des membres de la communauté de Kitcisakik; elles sont sur la liste de bande, et résident dans la communauté, sinon, elles y viennent régulièrement. Elles sont recrutées directement par invitation verbale et écrite. Les jeunes femmes s'engagent à participer volontairement à deux rencontres de groupe.

Il s'agit d'un échantillon non-probabiliste. Comme nous explorons un phénomène, notre but n'est pas de généraliser à l'ensemble d'une population, mais de produire un maximum d'informations pour éclairer le phénomène du *maternage* et mieux en saisir le sens.

Ouvrons ici une fenêtre sur les données socio-démographiques et biographiques qui caractérisent nos participantes. Afin de préserver le plus possible l'anonymat des témoignages, nous évitons de personnaliser les contenus. De plus, des pseudonymes sont donnés aux informatrices.

Tel que mentionné, nous avons recueilli les propos de huit jeunes femmes qui entament à peine leur vie adulte. Mina, Gail, Marie, Kate, et Lisa ne sont pas encore mère, alors que Anaïs, Sherra et Édith sont de jeunes mamans.¹³ Nos jeunes femmes sont âgées de 15 à 21 ans au moment des entrevues. Toutes ont comme lieu de résidence

¹² Selon les données de population de 1996. Registre des indiens.

¹³ Prénoms fictifs. Voir annexe IV « Les participantes et la cueillette de données »

principale, la communauté de Kitcisakik. Les jeunes filles sans enfant sont dans le système scolaire et sont hébergées dans des foyers non-autochtones pendant la semaine. Quant aux jeunes mères, elles ont vécu dans des foyers scolaires il n'y a pas si longtemps. Pendant la période de collecte, de juin à novembre 2000, ces dernières se sont installées en ville dans le cadre d'un programme de cours accélérés offert par la Commission de développement des ressources humaines algonquines de l'Abitibi (C.D.R.H.A.A)¹⁴.

Nous avons recueilli les informations qui suivent à l'aide d'un questionnaire.¹⁵ Les jeunes filles déclarent être célibataires, alors que les jeunes mères ont un conjoint de fait. Au début de la cueillette, en juin 2000, toutes les jeunes filles sont aux études et sont dépendantes financièrement; quant aux jeunes mères, elles sont à la maison vivant de la Sécurité du revenu¹⁶. Les jeunes filles sont plus scolarisées que les jeunes mères. Elles sont trois sur quatre à avoir complété leur secondaire IV; elles cheminent en secondaire V au moment de la cueillette. Chez les jeunes mères, une seule des trois a complété le secondaire IV, et elle n'est pas en processus de compléter le secondaire V. Cependant, elles ont toutes tenté un retour à l'école au cours de la période de collecte, soit en octobre 2000, pour revenir dans la communauté avant la fin de l'année 2000, sans avoir complété le programme.

Toutes nos informatrices sans enfant, et la cadette des jeunes mères, vivent chez leur mère. On remarque que les parents de nos jeunes mères ont des occupations traditionnelles alors que les parents des jeunes filles exercent des types d'emplois contemporains (ex. intervenante communautaire, travailleuse en garderie, chauffeur de taxi, concierge).

Toutes nos participantes ont une fratrie et un réseau familial assez complexe. Elles viennent de famille comptant de six à seize enfants. Dans la moitié des situations, il y a plus d'un père pour une fratrie, et souvent des demi-soeurs ou demi-frères dans un

¹⁴ Annexe III Pour connaître l'organisme et ses services.

¹⁵ Annexe VIII Questionnaire socio-démographique

¹⁶ Notre connaissance du milieu nous permet d'avancer que les revenus de ces familles sont très bas.

autre système familial. Il y a aussi une part d'inconnu dans le nombre réel d'enfants que le père a pu générer, par exemple.

Nos jeunes informatrices souhaitent toutes avoir des enfants, à l'exception d'une seule qui ne peut se prononcer pour le moment. Elles en veulent un minimum de deux, et plus si les conditions le permettent. Seulement deux participantes ont une méthode contraceptive lorsque le questionnaire a été rempli; nous y reviendrons plus en détail.

Finalement, mentionnons, qu'aucune participante ne s'identifie à une religion, mais les jeunes mères inscrivent « catholique non pratiquante » dans le questionnaire. Tel est le portrait socio-démographique instantané de notre échantillon à un moment de la collecte.

4.1.2 Les instruments de collecte de données

La collecte des données s'est faite de juin à novembre 2000, au Lac Dozois et à Val-d'Or. Les femmes acceptant de contribuer à notre étude ont été invitées à participer à deux rencontres de groupe d'une durée de deux heures. À la suggestion des jeunes femmes sans enfant, nous avons tenu une troisième rencontre avec ce groupe. Avec l'accord des participantes, les entretiens de groupe et individuels ont été enregistrés sur bandes audio. Plusieurs outils de collecte ont été utilisés. Ils sont présentés dans les prochaines lignes.

Nous avons choisi l'entretien de groupe comme principal moyen de recueillir des informations parce que nous croyons que la dynamique créée aide les jeunes femmes à s'exprimer. Nous espérons ainsi pouvoir dépasser la méfiance et en arriver à un meilleur niveau de participation.¹⁷

Le groupe est une unité de recherche qui offre aussi l'avantage d'établir le lien entre l'individuel et le social. Il peut recréer une sorte de microcosme social où le chercheur peut identifier les valeurs, les comportements, les symboles des participants (Deslauriers, 1991).

¹⁷Nous avons tenté de faire des entrevues individuelles quelques temps auparavant, sans succès.

Le guide d'entretien

Le guide d'entretien¹⁸ couvre le parcours de vie des jeunes mères à partir de leur désir d'enfant jusqu'à maintenant, retraçant leur trajectoire de *maternage*. Il nous amène aussi à faire incursion dans leur enfance et à les projeter vers l'avenir. De plus, il permet aux participantes de s'élever au-dessus de leur condition personnelle pour observer la dimension communautaire du *maternage*. Ainsi, elles ont une occasion de partager leur analyse plus globale de la situation des familles, des mères et des enfants dans leur communauté.

Pour recueillir les informations permettant de mieux connaître le vécu du *maternage* et en dégager le sens qui lui est donné, nous avons construit deux versions de notre guide d'entretien, soit une par groupe. Les deux guides couvrent des univers semblables mais sont adaptés à la réalité des jeunes femmes avec et sans enfants. Ils ont été élaborés autour des composantes suivantes :

- L'histoire personnelle;
- Les modèles familiaux et parentaux ;
- Le désir d'enfant ou le projet familial (nombre d'enfants souhaité, nombre d'enfants attendu ;
- La décision d'avoir un enfant ;
- La grossesse et la naissance (la première naissance, les suivantes, la perte d'enfants, deuil, séparation de l'enfant) ;
- La responsabilité parentale et la prise en charge de l'enfant;
- Les relations avec les autres : les pères des enfants, les amies, l'ensemble de la communauté, les intervenants ;
- L'héritage culturel;
- Projets de vie des jeunes femmes (scolaire, professionnel, familial)

Le groupe a été animé sans une trop grande directivité afin de laisser la liberté aux jeunes femmes d'aller vers des dimensions non pressenties au départ et, ainsi d'explorer plus en profondeur les différentes facettes de l'expérience des participantes

¹⁸ Annexe VI et VII.

(Poupart, 1997b). Ainsi, nous avons été amenée à bonifier notre guide après les premières rencontres et nous avons opté, avec nos participantes « non-mères », pour la tenue d'une troisième rencontre afin de bien couvrir les thèmes émergents, notamment sur les croyances traditionnelles.

Instruments complémentaires

Dès la première rencontre de groupe, nos participantes ont complété un questionnaire recueillant des données socio-démographiques et des informations factuelles sur le maternage.¹⁹

Au cours des entretiens, nous avons proposé à nos informatrices quelques exercices écrits qui nous permettent d'ajouter des contenus à notre corpus. Elles ont complété un exercice sur la motivation à avoir un enfant²⁰. Elles devaient choisir des énoncés par ordre d'importance et elles avaient la possibilité d'en ajouter à la liste. Elles ont aussi répondu à un court questionnaire ouvert portant sur leur séjour dans des foyers scolaires, auquel s'est ajoutée une question plus intime, soit leur plus beau et leur plus mauvais souvenir²¹. Elles ont eu à exercer leur créativité en réalisant un exercice de «photo langage»²². Cet exercice leur demandait d'exprimer par des images, des dessins et des mots, le sens que prend pour elles la famille. Finalement, chacune a produit son arbre généalogique.²³

Un dernier élément de collecte qui nous paraît important de présenter sont les notes relatives aux entretiens informels faits auprès de femmes et d'hommes de la communauté, prises depuis maintenant trois ans. Dès le début de la démarche de recherche, en 1998, nous avons eu des entretiens plus ou moins formels avec des gens de la communauté qui connaissaient notre intérêt pour le vécu des mères. Lorsque se présentait l'occasion de discuter avec une informatrice du milieu d'un aspect pertinent

¹⁹ Annexe VIII

²⁰ Annexe IX

²¹ Annexe X

²² Annexe VI, p.

²³ Les arbres généalogiques ne sont pas produits dans le rapport. Les faits saillants : taux de fécondité élevé ; transmission du nom du père; fréquence de la reconstitution de familles; consanguinité.

pour notre travail, nous prenions en note ce qui se dégageait de cette échange, ou le mettions en lien avec nos autres données.

4.1.3 Le déroulement de la collecte

Nous avons choisi de constituer un corpus de données à partir de l'expression de deux groupes de jeunes femmes de Kitcisakik âgées entre 15 et 24 ans : un groupe de mères et un groupe de jeunes filles sans enfant.

Comme nous l'avions prévu, nous avons rencontré quelques difficultés à recueillir nos données, notamment chez les jeunes mères, moins motivées à ce genre d'exercice et plus difficiles à rejoindre. Nous avons modifié notre stratégie de collecte qui prévoyait des entrevues individuelles au départ.

Les jeunes femmes sans enfant ont été rencontrées à trois reprises dans une salle de la bibliothèque du Centre d'études Supérieures Lucien-Cliche à Val-d'Or. Nous avons choisi ce lieu pour son accessibilité et les conditions favorables pour l'enregistrement audio. Parallèlement, nous avons profité de l'occasion pour faire connaître cet environnement d'études aux jeunes femmes.

La première séance de groupe avec les mères s'est tenue à la salle communautaire du Lac Dozois en juin 2000, après quelques essais infructueux. Bien que plusieurs femmes aient été contactées par écrit et personnellement, trois seulement se sont présentées le moment venu.²⁴ Lors de cette rencontre nous avons eu des difficultés techniques imprévisibles : le local prévu n'est plus disponible; nous devons nous installer près d'un atelier de menuiserie en plein effervescence. Nous avons choisi d'y tenir quand même notre séance pour profiter de la présence des trois femmes et d'un jeune bébé. L'entrevue s'est déroulée sur trame sonore de scie et de pleurs de bébé. Ce jour-là, nous avons tenté de faire le tour de nos thèmes dans l'espoir de ne pas avoir à réorganiser d'autres séances de ce type.

²⁴ Nous avons déjà reporté une fois parce que seulement trois personnes s'étaient présentées, alors, le deuxième fois nous avons procédé.

Quelques semaines plus tard, à la lumière des propos recueillis auprès des jeunes filles, nous avons tenté d'organiser une seconde séance avec les mères : une seule mère se présente, malgré une approche très personnalisée et des conditions favorables (ex. transport et remboursement des frais de gardiennage). Fort heureusement, il s'agit de la participante « majeure » de la première rencontre. Cette jeune femme a une grande facilité d'expression et ses propos font consensus lors de la première séance. Nous décidons de procéder à une entrevue individuelle avec le guide d'entretien prévu pour le groupe.

Donc, un total de huit femmes de 16 à 21 ans ont participé à la collecte de données entre juin et novembre 2000.²⁵ De ces jeunes femmes, quatre ont été présentes à toutes les étapes de la démarche de cueillette. Nous sommes conscientes que cette population est très restreinte, mais compte tenu de notre question de recherche qui vise la compréhension d'un processus, et non la généralisation, nous croyons que le matériel recueilli est riche.

Nous retenons de l'expérience que pour mobiliser nos jeunes informatrices, il est nécessaire d'avoir une planification et un encadrement serrés, une grande ouverture d'esprit et des affinités avec notre population. En effet, nous avons dû nous adapter aux disponibilités des jeunes femmes; aller les chercher dans leur maison quand elles ne se présentaient pas; être disponible et à l'écoute quant elles s'exprimaient. Il aurait sans doute été préférable de procéder à l'ensemble de la cueillette dans un court laps de temps; par exemple, en s'installant dans la communauté pour plusieurs jours.

²⁵ Annexe IV.

4.1.4 Considérations éthiques

Tout au long de la démarche de la recherche, différents acteurs de la communauté de Kitcisakik ont été informés et sollicités : représentants du Conseil de bande, intervenantes du milieu, mères, jeunes filles. Dès nos premiers pas dans ce projet, nous avons consulté des personnes pour éclairer notre choix de sujet, et le définir en fonction des besoins identifiés par le milieu. Par la suite, nous avons tenu une rencontre d'information auprès de mères de tous les âges pour expliquer la recherche que nous entreprenions et l'importance de leur collaboration. Différentes représentations ont été faites pour avoir accès aux lieux, aux personnes et aux écrits.

Le moment venu des entretiens de groupes, les participantes ont reçu des informations supplémentaires sur le déroulement de la collecte, sur l'anonymat et la confidentialité, un rappel de l'objectif de la recherche et de son utilité, la possibilité de publication d'un article dans une revue spécialisée. Elles ont ensuite signé un consentement écrit²⁶.

4.2 *Le traitement de l'information*

La première étape de traitement de l'information a été la transcription intégrale sur ordinateur de ces entretiens enregistrés sur cassette audio.²⁷ Nous en avons fait une lecture flottante, puis nous avons procédé à une analyse du contenu manifeste afin de mettre en évidence les lignes de force du contenu explicite du discours de nos jeunes femmes. Puis, nous avons procédé à une première étape de codage des contenus recueillis. Enfin, nous avons regroupé par thèmes le matériel nous permettant ainsi de reconstituer le phénomène observé par voie descriptive (Deschamps, 1993).

Les données recueillies lors des entretiens de groupes ont fait l'objet d'une analyse de contenu thématique des témoignages des jeunes femmes. Comme l'agencement des

²⁶ Annexe II

²⁷ Nous avons débuté dès la première séance de collecte en juin 2000, et poursuivi après chaque rencontre, soit en septembre et en novembre 2000.

thèmes dans le discours nous permettait d'avancer l'analyse en faisant de nouvelles propositions, l'analyse structurale a aussi pris de l'importance. Notre matière première est demeurée le discours de nos participantes.

Les éléments du discours ont été regroupés en plusieurs codes ou unités de sens; une trentaine au départ. Des éléments du discours pouvaient se retrouver sous plusieurs codes. L'exercice a été fait en conservant la division «jeunes femmes sans enfants / jeunes mères», dans le but de bien saisir les particularités des deux groupes et de mieux comprendre le phénomène.

Donc, le travail d'analyse a débuté dès le premier entretien de groupe réalisé. Nous avons fait des vagues successives de codage. Une première catégorisation a été réalisée et de nouvelles catégories ont été induites à mesure que les entretiens formels et informels, les observations, et les questionnaires étaient complétés. Les liens apparaissant entre des catégories ont fait surgir de nouvelles avenues à explorer. Ainsi, le guide d'entretien a évolué au fil des rencontres et les catégories se sont additionnées pour ensuite être réduites à quelques-unes qui sont les piliers de notre analyse du phénomène observé.

Nous avons évité de nous limiter aux éléments de notre cadre d'analyse, celui-ci n'étant qu'un guide qui nous permet de dégager les lignes de force plus rapidement dans le processus d'analyse. C'est un choix heureux qui nous a permis de dépasser les clés d'interprétation proposées dans les ouvrages consultés, qui pour la plupart, traitait du même phénomène mais des contextes culturels différents. Comme nous le verrons au chapitre suivant, plusieurs des indicateurs pré-identifiés n'ont pas trouvé écho dans le discours des participantes.

Après un travail de conceptualisation, les catégories ont été réduites à quelques-unes; ce qui a permis de faire des liens, et d'en dégager des unités de signification. Puis, nous avons procédé à une mise en relation avec notre question de recherche et le cadre d'analyse soumis au départ. Nous avons aussi choisi de lever partiellement la division entre les deux groupes - mères /non-mères - pour la plupart des dimensions analysées.

Rappelons que notre question de recherche du sens du *maternage* chez les jeunes femmes de Kitcisakik faisait la proposition d'un modèle de *maternage* en continuité avec la tradition.

4.3 Les limites de la recherche

La présente étude explore le vécu et le sens du *maternage* chez un petit groupe de jeunes femmes venant d'une communauté ciblée, à partir de leur vécu et de leur perception.

Au plan méthodologique, nous ne prévoyions pas atteindre une saturation des données, puisque nous avons un petit nombre d'informatrices : cinq jeunes sans enfant et trois jeunes mères. Nos résultats ne sont donc pas généralisables mais, comme il était prévisible, ils donnent des réponses aux questions soulevées au départ.

Au plan pratique, le fait de travailler en contexte transculturel pose des défis notamment une certaine méfiance de la part des gens de la communauté face aux recherches universitaires. Nous comprenons aussi qu'ils puissent avoir une certaine appréhension à être l'objet de recherche des « blancs », alors que la communauté est en démarche de ré-appropriation de ses institutions, de son développement, de son discours sur sa réalité.

Le rythme et la façon de communiquer sont aussi différents. Il y a des codes culturels que nous avons intérêt à connaître et à accepter pour mener notre projet à terme. Par exemple, les oublis et les retards aux rendez-vous, les longs silences, la possibilité de cogner à la porte des répondantes pour leur rappeler qu'on a besoin d'elles, sont des comportements tout à fait acceptables dans la communauté. L'organisation sociale et politique est imprégnée des valeurs et des coutumes autochtones. L'accès à l'information est parfois difficile : par exemple, nous avons dû faire plusieurs démarches pour obtenir des informations écrites pertinentes pour l'élaboration de la problématique et la préparation du devis de recherche sans jamais les obtenir.

Afin d'être mieux préparée à ce défi, nous avons consulté quelques ouvrages, surtout américains (Herring, 1992; Hull, 1982; Heinrich et al., 1990; Lewis et Ho, 1975),

traitant de l'intervention transculturelle en milieu autochtone. Ceci a permis de développer notre sensibilité culturelle. Nous avons approfondi notre connaissance des valeurs traditionnelles et leur persistance à travers les profonds changements sociaux vécus depuis l'arrivée des Européens en Amérique. Notre intention, était de mener une recherche «*culturellement appropriée*». Dans les faits, ce fut difficile. Nous aurions souhaité mobiliser plus de femmes autour du projet. Il aurait sans doute fallu plus d'intensité : un calendrier de réalisation plus serré, être présente pendant plusieurs semaines dans la communauté; faire des activités qui suscitent la participation et l'engagement; s'associer à une femme autochtone qui aurait communiqué mieux nos intentions. Cela ne s'est pas réalisé.

4.4 La diffusion des résultats

Nous prévoyons diffuser nos résultats aux personnes et aux milieux intéressés. Nous comptons réaliser un rapport-synthèse de notre recherche, et en faire part d'abord à nos participantes, puis aux personnes de Kitcisakik intéressées par le sujet. Nous sommes ouverte à partager nos résultats avec d'autres communautés algonquines en Abitibi-Témiscamingue, et à un public plus large si cela nous est proposé. Nous projetons soumettre un article à quelques revues spécialisées sur les questions autochtones, ou autres publications s'intéressant à la recherche sur les femmes et la famille.

CHAPITRE V

ANALYSE DES RÉSULTATS

Notre cadre d'analyse du *maternage* chez les jeunes femmes de Kitcisakik, nous l'avons vu, repose sur quelques concepts qui se concrétisent dans trois dimensions (culturelle, économique et sociale) que l'on peut examiner à partir du discours de nos jeunes mères.

Nous recherchons les traces de la persistance de la tradition, observable dans les faits et gestes quotidiens, notamment dans la sphère domestique. De plus, nous voulons cerner la signification de la maternité dans la culture algonquine actuelle. Nous illustrons aussi, la pauvreté endémique de ces communautés et les effets sur les conditions de vie de nos répondantes. Finalement, à travers l'histoire et les cultures, la maternité et le *maternage* viennent combler des besoins fondamentaux qui varient selon les stratégies de survie des personnes et des collectivités.

La vie des membres de la communauté de Kitcisakik se déroule sur une trame composée d'une dominante de « tradition » et d'une nécessaire modernité. Comment se vit cette dualité dans les projets de *maternage* des jeunes femmes ? Qu'est-ce qui découle de la tradition et qu'est-ce que s'en éloigne ?

Nous présentons d'abord ce que nous livre le discours de nos jeunes répondantes sur l'héritage culturel; puis, nous exposons des éléments importants du mode de vie qui viennent à leur tour influencer le vécu et le sens du *maternage*.

En seconde partie, nous abordons l'étape de vie transitoire entre l'enfance et l'âge adulte. Nous examinons la construction du désir d'enfant et questionnons l'ensemble des aspirations des jeunes femmes rencontrées.

Finalement, nous entrons plus spécifiquement dans le tableau du *maternage*, où sont relatées l'expérience et la perception de nos jeunes informatrices en faisant ressortir ce qui, de la tradition ou du contexte de vie actuel, le conditionne, l'influence.

Tout au long de ce chapitre nous avons utilisé la parole des nos informatrices pour illustrer notre propos. Afin de préserver le plus possible l'anonymat des témoignages,

nous évitons de personnaliser les contenus et nous identifions les jeunes femmes par des pseudonymes.

5.1 De l'abondance à la dépossession survit tradition

Nos jeunes répondantes se sont exprimées sur leur héritage culturel et leur mode de vie. Dans un premier temps, voyons comment la persistance de la tradition se dessine de façon claire dans les propos de nos participantes.

5.1.1 L'héritage culturel

Les traces de l'héritage culturel font partie de la vie courante de nos informatrices. Elles nous permettent de mieux comprendre le sens du *maternage* chez les jeunes femmes de Kitcisakik. On retrouve des indices de ce patrimoine dans le milieu de vie même et dans les témoignages des jeunes femmes lors de nos entretiens de groupes et dans les contenus des différents exercices.

Le territoire

Vivre à Kitcisakik est en soi un héritage de grande valeur puisque l'appartenance au territoire d'origine est maintenue. Les jeunes autochtones en quête d'identité peuvent au moins avoir accès à la terre qui a vu naître leurs ancêtres et construire leur avenir autour de celle-ci ; ce qui n'est pas toujours possible pour les individus des Premières Nations. Cette attirance à la communauté de Kitcisakik, cet intérêt pour le développement de ce milieu de vie est présent dans le discours comme le soutient le témoignage des jeunes femmes. En résumé, les jeunes femmes estiment qu'avec des services et un meilleur niveau de vie, leur premier choix est de vivre dans la communauté.

La langue

A travers les temps, la culture amérindienne s'est transmise oralement de génération en génération. La langue représente pour nos répondantes un indicateur important

d'identité culturelle. Elles regrettent toutes de ne pas maîtriser l'algonquin et de ne pouvoir le transmettre à leurs enfants. C'est une des raisons pour laquelle elles auraient préféré être scolarisées dans leur communauté.

Mina : « ...parce qu'ici j'ai perdu ma langue. Je ne parle quasiment plus l'algonquin, beaucoup d'affaires autochtones, culture tout ça. Chu quasiment tigojik (veut dire blanche) asteur. » .

On identifie comme une force et une chance qu'une famille ait eu la capacité de transmettre la langue à ses enfants.

Anaïs : «Eux autres y parlent beaucoup l'algonquin. Ça c'est une bonne valeur à transmettre à nos propres enfants. Ils parlent beaucoup algonquin. Moi je les envie parce que je parle pas mal français. J'essaie le plus que je peux en algonquin mais la plupart du temps le monde font « mimimi » (rires), surtout mes parents. »

Anaïs : «Ben ça me tente d'apprendre correctement l'algonquin, ma langue...J'ai pas assez de mots. Ça me bloque parce que quand je veux communiquer avec des personnes âgées qui ont plus de savoir, qui ont plus de richesses, de l'héritage, qui ont hérité de leurs parents, qui sont capables de faire telle chose. Un amérindien lui est capable de vivre dans le bois...ça ça me manque le fait de pas pouvoir parler correctement avec eux autres, je parle plus français que d'autre chose, c'est vrai là . Je pense pas trop en algonquin..., je vas me poser des questions tout le temps...on me préjugeait, on me disait toi t'es rendu une blanche pis ee t'es rendu comme ça, t'as perdu ta langue...Ça ça m'a blessée mais aujourd'hui je me dis chu capable de l'apprendre mon algonquin...»

Les grands-parents de nos répondantes, et même les parents dans un cas, ne parlent que l'algonquin mais ils comprennent le français et souvent l'anglais. Au fil des ans, les enfants perdent leur langue maternelle et ceci crée une distance entre les générations. Toutefois, la langue demeure vivante. Un des moyens de protection de la langue est l'organisation de cours pour enseigner aux jeunes la langue d'origine.²⁸

²⁸ Un entrefilet dans un numéro récent de la revue québécoise Actualité prévoyait que très peu de langues autochtones parlées au Canada passeraient le siècle, et l'algonquin n'était pas du nombre; on y retrouvait l'inuktitut et le cri parmi les langues parlées au Québec. Le Centre d'amitié autochtone de Val-d'Or offre au public un cours de langue algonquine sur cassette.

Des traditions

Comme autrefois, la prise en charge communautaire des enfants est encore présente aujourd'hui. Par exemple, il existe toujours une pratique où la grand-mère - on entend peu parler des grands-pères - assume les soins et l'éducation de quelques petits-enfants. Deux de nos informatrices ont été élevées par la grand-mère maternelle. Pour une de nos mères, la tradition se poursuit : sa fillette est actuellement sous la garde de la grand-mère paternelle au moment de la collecte; une répondante a été élevée par une sœur aînée. Des enfants sont aussi confiés volontairement à une « bonne » famille de la communauté le temps que les parents règlent leurs problèmes.

Anaïs : « Je l'ai fait garder ...chez une famille qui ne pouvait pas avoir d'enfants. C'est ça je veux dire. On dit pas « pauvre toi ». C'est vraiment ce que le créateur leur a donné. On les juge pas . Ce sont de très bonnes personnes, c'est vraiment pas n'importe qui. Le respect par ici, c'est quand même bon. »

Traditionnellement, les grands-mères ont un rôle important dans la famille, et dans la communauté. Elles sont très souvent identifiées dans le réseau de soutien de nos répondantes et comme éducatrice. On leur reconnaît la sagesse, surtout chez les aînées, et un grand respect leur est voué. Elles ont un important rôle d'éducatrice; c'est souvent par elles que sont transmis les enseignements traditionnels.

Kate : « C'est elle qui m'a élevée. C'est elle qui m'a montré plein de chose : parler en algonquin. Je parlais pas français moi quand j'étais jeune. Eee....a m'a montré à faire du bannik, pis quand tu vas chercher de l'érable dans le bois. »

Ce sont notamment les grands-mères qui transmettent la cuisine traditionnelle aux filles. Les jeunes femmes nous confirment que l'alimentation est toujours basée sur les produits utilisés depuis des générations (farine, sucre, graisse, gibier, etc.), peu de fruits, de légumes et de produits laitiers.

Toutes nos participantes allaient en forêt régulièrement quand elles étaient jeunes, que ce soit avec leurs parents, des tantes ou des grands-parents. Aujourd'hui, les activités traditionnelles sont pratiquées selon les motivations et les besoins personnels. Certains font de la chasse et de la trappe sur le territoire régulièrement, d'autres rarement. Les

jeunes filles et les jeunes mères ont quelques occasions, surtout l'été, d'aller en forêt pour quelques jours. Ces événements ne sont pas fréquents au cours de l'année et sont souvent associés à des activités de prévention de la toxicomanie. On leur propose de vivre un « sweat lodge »²⁹, on fait de la chasse et de la pêche.

Spiritualité et religion

Les pratiques spirituelles ancestrales ne se sont pas poursuivies dans la communauté une fois que les gens ont adhéré au christianisme. Tel qu'enseigné par les prêtres catholiques, ou d'autres confessions, les gens ont assimilé l'idée que les croyances et rituels traditionnels les éloignaient de Dieu.

Individuellement, des gens renouent avec les pratiques traditionnelles. Elles suscitent de l'intérêt, particulièrement dans le contexte du mouvement vers l'autonomie des communautés autochtones. Certaines pratiques sont proposées aujourd'hui aux jeunes comme un ressourcement. Par exemple, nos informatrices ont passé quelques jours en forêt l'an dernier. Elles ont eu l'occasion d'expérimenter le « sweat lodge », et des activités de chasse et de pêche étaient prévues.

La pratique religieuse est inexistante chez les jeunes femmes rencontrées. Certaines ont déjà participé à des événements religieux du rituel catholique avec leur grand-mère ou leur famille d'accueil.

Les enseignements traditionnels qui captivent les filles sont les légendes ou les croyances comme celle des « anisnabeshis » ces petits personnages qui nous protègent ou qui nous font la morale. Chaque jeune fille a son fait vécu avec ses petits personnages qui se promènent parfois en canot sur le lac.

Mina : « Des petits Indiens qui sont comme nos anges gardiens ... Y nous surveillent, on les voit des fois, mais on ne les voit pas avec nos yeux là mais tsé. »

²⁹ Sweat lodge peut être traduit par suerie. C'est un rituel de purification où l'on retourne au ventre de la mère.

Les valeurs

Au plan des valeurs, nos informatrices disent avoir reçu de leurs parents le respect de soi et des autres et elles souhaitent l'inculquer aux enfants. Ajoutons que le « non-jugement » est certainement associé aux valeurs privilégiées dans la communauté. La capacité de se protéger, de veiller sur les autres, de donner l'exemple ressort aussi comme ayant été transmise par les mères.

Finalement, pourrait-on dire que devenir mère à l'adolescence fait aussi partie du patrimoine culturel ? Et cette opposition plus ou moins marquée, selon l'âge, à la contraception et l'avortement? Des observations similaires peuvent être faites dans la plupart des communautés autochtones.

En bref, ce profil de l'héritage culturel légué à nos répondantes nous indique :

- Que le territoire d'appartenance est valorisé par nos jeunes répondantes; c'est le port d'attache, malgré les lacunes;
- Que la langue est en quelque sorte la gardienne de la culture; on souhaite l'apprendre, la transmettre aux enfants;
- Que les enseignements et pratiques traditionnels suscitent de l'intérêt; ils structurent l'identité «anishnabe»³⁰;
- Que la prise en charge communautaire des enfants est encore présente aujourd'hui, notamment par le rôle des grands-mères.

L'héritage culturel traverse les générations. Cependant, le mode de vie a profondément changé. Les conditions d'existence plongent les jeunes dans le paradoxe de deux cultures, de deux visions du monde. Aujourd'hui, la jeune « parentalité » ne peut se vivre dans la simplicité d'hier.

³⁰ Anishnabe : l'autochtone

5.1.2 Mode de vie

Dans un registre plus pratique, voyons comment nos répondantes perçoivent leurs conditions de vie jour après jour. Nous pouvons observer la résonance de l'héritage culturel dans plusieurs situations de la vie quotidienne.

Vivre à Kitcisakik a ses charmes, ses avantages, et ses inconvénients. Comme nous le révèlent les propos des jeunes femmes en entrevues de groupes, elles nous diront que le coût de la vie est plus bas qu'en milieu urbain. Toutefois, le quotidien est difficile. Plusieurs tâches, simples dans une communauté plus riche, sont ardues à cause du sous-développement des services.

Sherra :« Je trouve ça difficile de vivre ici,...quasiment comme puiser l'eau. »

Anaïs : «la vie n'est pas gratuite ici mais tu sais y en a qui font en sorte que c'est facile ; ils consomment, ils font ce qu'ils veulent.»

Édith :« Ben y a des journées on ne sait pas quoi faire : y a rien à faire. »

Le logement

Le problème de logement est aigu. Ce thème revient souvent dans le discours des jeunes mères surtout, mais aussi des jeunes sans enfants, notamment dans l'exercice de «photo langage» où des images et des mots se rapportent à l'habitation, au confort du foyer. Les jeunes femmes participant à la recherche habitent chez leur mère ou chez leur sœur.

Le mode d'hébergement actuel dans la communauté de Kitcisakik est plus près de l'habitat traditionnel autochtone que de l'habitation moderne. Les maisons de nos informatrices n'ont pas de pièces fermées pour la plupart. Aucune maison n'a l'électricité et l'eau courante. Des génératrices sont utilisées au besoin mais c'est dispendieux, bruyant et polluant.

Il n'est pas rare qu'une douzaine de personnes, même plus, se retrouvent dans une petite maison. Les jeunes familles n'ont que des maisonnettes, de dimension réduite à

celle d'une «chambre en ville». Une de nos mamans nomme cette situation comme un des motifs de placement de ses enfants. Il est pénible pour les jeunes mères d'envisager l'avenir de la famille sans un chez-soi :

Anaïs : «Je te dirais que si je garde la même situation qu'aujourd'hui, ben je te dirais non, je ne veux pas avoir d'enfants. Je sais que moi, dans ma situation présentement, j'ai vraiment aucun toit. J'ai pas de maison convenable pour accueillir mes enfants. »... «on a toutes un problème les nouvelles mamans. On a toutes un problème de toit. »

L'alimentation

Au plan de l'alimentation, la cuisine est surtout l'affaire des femmes qui se transmettent les façons de faire de génération en génération. Les produits alimentaires de base sont la farine, les pommes de terre, les pâtes alimentaires, la viande d'animaux sauvage en saison. Les denrées périssables sont gardées dans un endroit frais et la cuisson se fait sur des cuisinières au propane.

Kate et Mina: «On mange beaucoup amérindien... Baati c'est des nuages avec la farine. C'est comme du bannik sauf que tu le mets dans l'eau. Faut que tu fasses bouillir dans l'eau, c'est comme du bannik... On mange aussi du spaghetti....pâté chinois...»

Kate : ...« quand c'est le temps de la chasse, on en mange beaucoup de l'original, du castor, canard, perdrix,...»

Le nomadisme

Une des caractéristiques de la bande de Kitcisakik est le nomadisme. Aujourd'hui encore, plusieurs familles s'installent au Grand-Lac Victoria l'été ou encore plus loin en forêt. Les personnes âgées ont conservé leur mode de vie d'autrefois, à l'exception peut-être d'une mobilité moins étendue sur le territoire.

Il est à noter qu'il y a beaucoup de mobilité chez les jeunes. On se déplace pour de plus ou moins longues périodes dans l'axe, Kitcisakik, Lac Simon³¹ et Val-d'Or. Il est courant que certaines changent de lieu de résidence quatre ou cinq fois dans une même année.

³¹ Réserve algonquine située à environ 40 km de Val-d'Or, soit à mi-chemin entre Kitcisakik à Val-d'Or.

De la forêt à la ville

Actuellement, le mode de vie familiale dans la communauté s'apparente à celui d'autrefois. Bien que l'on retrouve l'ordinateur dans les bureaux, des téléphones cellulaires, des jeux vidéo, on transporte l'eau à la chaudière. Les jeunes femmes reconnaissent que l'organisation physique et matérielle leur cause des difficultés qu'elles refusent d'assumer encore bien longtemps. Elles recherchent, avec raison, plus de confort dans la vie de tous les jours. Ce minimum décent est d'autant plus important pour les jeunes mères interrogées. Transporter l'eau à la chaudière et fendre le bois avec le petit accroché au corps, demeurent des tâches difficiles, qui ne sont habituellement plus exécutées par obligation dans le Québec moderne.

On relève dans le discours de nos informatrices de la déception de n'apprendre que des tâches traditionnelles exercées par les femmes, par exemple à cuisiner la bannik, à coudre et décorer des vêtements. Encore aujourd'hui la division du travail entre les sexes est présente.

Par contre, l'enthousiasme des jeunes sans enfant surtout, quand elles nous parlent de leurs recettes, leurs croyances, du temps passé en forêt à vivre de manière traditionnelle révèle une fierté. Les recettes de bannik voyagent à travers la province ; une mère a fait des centaines de kilomètres pour en enseigner la préparation à un foyer scolaire où logeaient ses enfants.

Les jeunes mères apprécient vivre en ville parce que le travail domestique est moins lourd et qu'il y a plus de divertissement. En effet, on déplore le manque de loisirs et d'activités pour sortir de l'oisiveté ou du train-train quotidien. Toutefois, la vie urbaine expose les jeunes familles à d'autres problèmes, dont l'accès facile à la consommation de drogues et d'alcool et des problèmes financiers plus importants.

Anaïs : ...«ce serait possible de vivre ici mais on n'a pas d'aide concernant les jeunes parents ; on n'a pas de services qui dit « OK les jeunes mamans vous allez avoir du bois une telle journée » ; « vous allez avoir une maison dans quelques années, quelques mois ». On aurait la vie facile si on aurait une maison, notre maison à nous autres, parce qu'on est, si on était épaulé par les plus grands...Je suis revenue par ici parce que je n'avais pas de toit en ville , le bail était fini. Ici j'ai

dû me creuser la tête pour trouver un toit ; quelque chose qui n'est pas très facile parce que les maisons sont toutes habitées ici.»

Les jeunes mères sont plus critiques. Elles ont une expérience récente de la vie adulte et de parents. Elles ont des responsabilités et des nouveaux besoins. Elles ont des attentes face au développement de la communauté. Elles ont leur vision de la communauté :

Sherra : (en s'exclamant) *«Une grande réserve des maisons avec de l'électricité, de l'eau, des jobs, l'école»* (silence)

Anaïs : *«Moi j'aimerais ça que ça soit pas une réserve ici mais qu'on ait l'eau courante pour prendre notre douche et pour le bain de nos enfants, pour pas qu'on ait à puiser ça ici là. On est comme habitué mais c'est pas évident. Ce qui est le fun ici c'est qu'on n'a pas l'Hydro à payer. Ça l'a des avantages et des inconvénients.»...«ce serait bien de faire une réserve ici. Mais c'est tous les aînés qui sont contrariés par ça, un territoire très très petit. Remarque que c'est pas rendu à notre génération à nous autres, mais...»*

Pour nos participantes, avoir un toit est un droit, peu importe les moyens financiers dont on dispose; ce qui diverge des valeurs nord-américaines actuelles. Rappelons-nous qu'il y a quelques générations seulement, le pouvoir de se loger allait aussi de soi, dans l'ensemble de la société québécoise.

La présence des jeunes dans la communauté est fragile. Parmi nos trois mères, une se rend dans la communauté de façon très passagère quand il n'y a pas alternative; une autre affirme qu'elle n'y restera pas s'il n'y a pas de changement. À l'automne 2000, elles résidaient toutes à Val-d'Or pour bénéficier du cours «accélération» offert par C.D.R.H.A.A.³². Qu'elles soient mères ou non, nos informatrices disent vouloir avoir un emploi. Le marché du travail dans la communauté ne peut absorber cette main-d'œuvre à sa porte, et les logements sont insuffisants.

³² Le directeur de C.D.R.H.A.A. nous expliquait le processus qui avait conduit à ce type programme de formation en ville. Il se donne en ville, parce qu'il est offert à trois communautés mais aussi parce que l'éducation aux adultes sur le site n'avait pas fonctionné.

5.1.3. Histoire personnelle

En gardant en filigrane la présence d'une continuité culturelle, nous proposons ici d'entrer dans l'histoire personnelle et relationnelle de chacune. Comment nos répondantes ont-elles été maternées ? Voyons comment elles ont vécu leur enfance et comment elles font face à la vie aujourd'hui.

L'enfance

Un des faits saillants de nos entretiens de groupes réside dans le fait que la majorité de nos répondantes n'ont pas grandi auprès de leurs parents; d'autres personnes ont assumé leur bien-être. Par exemple, deux jeunes filles ont été élevées par une grand-mère. Elles nous racontent beaucoup de souvenirs avec celles-ci et très peu de leur histoire avec leurs parents. Outre la présence de la violence et de l'alcool, une de nos participantes a une histoire marquée par l'abandon de la mère et le décès du père. Toutes nos informatrices ont connu la séparation des parents ou le décès de l'un d'eux. Dans plusieurs cas, les parents ne sont pas la référence principale pour l'enfant.

Anaïs : ... «le climat à la maison je le connais pas ; j'ai pas vécu avec (eux)... Aujourd'hui quand je te parle de mon papa, je l'ai pas vraiment connu ; je sais qu'il est mon père »...«J'ai comme été exclue. On avait comme pas le choix. J'aurais vécu avec mes parents mais été, j'aurais pas...je ne sais pas comment j'aurais été.»...«Ma mère je la connais pour dire que c'est ma mère mais j'ai pas vécu avec elle. Je ne me souviens pas vraiment de mon enfance. J'ai été eh...j'ai eu une enfance quand même difficile. Tout le monde est passé par là.»

Anaïs :«J'ai été placée services sociaux et par après j'ai dû m'intégrer à la forme de vie des blancs....je cherche mon identité, ce que je vais faire dans la vie, vais-je poursuivre mes études et tout. EEEFF faque c'est ça. J'ai été à l'école jusque... après j'ai lâché. Faque je suis rendue là... ma propre vie à moi».

Toutes nos informatrices³³ ont connu des placements dits « sociaux » (Loi sur la protection de la Jeunesse). Deux informatrices justifient ce placement soit par le fait

³³ Sauf une jeune fille qui n'a participé qu'à une rencontre sur trois.

qu'il aurait été effectué sous une fausse information dans un cas, et à cause des problèmes financiers de la mère dans l'autre cas.

Les parents de nos jeunes femmes n'ont pas répondu de façon constante aux besoins des enfants. D'autres adultes ont dû prendre la relève. Une de nos participantes, aînée d'une famille de huit enfants, ne sait pas qui s'occupait d'elle.

Édith : «Je ne peux pas ben ben dire qui s'est occupé de moi à cause que je m'en souviens pas. Il y a eu de la boisson aussi là ; je vivais avec mes parents et je voyais la consommation...de la violence aussi : mon père battait ma mère, après ça, il s'en prenait à nous autres.»

Une autre participante a vécu une enfance plus paisible, à six heures de route dans le bois avec son père, sa mère et six frères et sœurs. Elle ne se souvient pas qu'il y ait eu de la violence, mais des épisodes de consommation quand son père ramenait de la boisson. Quand elle a débuté la maternelle, elle est allée vivre chez une tante où le «monsieur» l'a agressée sexuellement. Quelques années plus tard, le papa est décédé, puis, la vie familiale a été déséquilibrée par des épisodes de consommation de la mère.

Nos jeunes filles ont été, à des degrés et à des moments différents, privées de réponse adéquate à leurs besoins, notamment au plan affectif, et ceci n'est pas sans conséquence. De la consommation de substances (essence, drogue, boisson) aux problèmes d'apprentissage en passant par des épisodes dépressifs, la plupart ont réagi à la souffrance.

Marie : «J'étais méchante quand j'étais plus jeune.»...«Je volais, je buvais, je prenais de la drogue. »

Kate : «Moi aussi j'étais méchante quand j'étais jeune mais j'ai passé par-dessus ça.»

Mina :«Moi, quand j'étais petite, j'ai jamais faite de conneries, des affaires comme ça. J'ai juste commencé à l'âge, l'année passée....J'ai commencé mes problèmes quand j'ai perdu ma grand-mère...c'est là qu'ont commencé mes problèmes. »

Violence et toxicomanie

La présence de la violence et de la consommation d'alcool et de drogues a atteint la qualité de vie de toutes les participantes. Cette réalité est omniprésente dans le discours. Une participante témoigne du modèle éducatif, parfois violent, des parents.

Anaïs : « Nous autres on nous frappait souvent ; on était exposé à la violence, pas psychologique mais plutôt verbale...Moi, dans mon cas j'ai été frappée jusqu'à l'âge de onze ans je crois ; des coups de balai, des petits coups de branches. »...« des fois ils expliquaient et ils frappaient pas par après. Quand ils frappaient j'avais une leçon à tirer, je comprenais ça. Fallait que je me dompte. »

Comme pour les rêves d'enfants, nos jeunes informatrices ont rangé, parfois loin dans leurs souvenirs, les difficultés vécues durant l'enfance qui n'est pourtant pas si loin. Elles reconnaissent avoir vécu des problèmes familiaux telles la violence et la toxicomanie des parents. Certaines ont vécu des agressions et elles en ont été témoins. Ces expériences indicibles ont créé des blessures qu'elles portent pour toujours dans leur bagage : elles sont des survivantes. Toutes ont dû subir des placements à l'extérieur du milieu familial, à un moment ou à un autre, pour assurer leur protection. Toutefois, elles ne jugent pas la conduite des adultes et elles en parlent comme d'une époque marquée par la souffrance où les parents ont fait ce qu'ils pouvaient.

Anaïs : « Moi j'ai vécu quand j'étais jeune vraiment de la misère. On a abusé de moi physiquement et sexuellement aussi ... »

Kate : « Dans leur époque, c'était pas la vie rose ».

Gail : « Y me donnait mes trois repas, un lit...Ils nous faisaient garder quand ils buvaient. Quand il y avait beaucoup de monde, ils tchéquaient souvent pour pas que je me fasse abuser, surtout ma mère. »

Il est difficile aux jeunes filles de nommer les scènes de violence dont elles ont été témoins :

Mina : ...« quand j'étais jeune, je m'en souviens plus. Mon père, ...ma mère je sais qui se faisait battre mais j'ai rien vu. J'ai jamais vraiment resté avec mes parents. »

Kate : « *C'était pas drôle, moi je vivais avec ma grand-mère...sûrement qu'il y avait des chicanes ; je dois les avoir vu ; je dois avoir ça dans ma tête. »*

Gail : « *Moi j'ai déjà vu maman se faire battre ».*

Quant aux jeunes mères, leurs propos demeurent à proximité de leur réalité actuelle. Elles nous parlent des problèmes de violence et de toxicomanie vécus personnellement maintenant.

Anaïs : « *Mes enfants sont en placement parce que je vis des problèmes qu'on appelle conjugaux...des problèmes de violence dans le couple. J'étais pas capable de vivre de la violence en étant mère. »*

La consommation de drogues et alcool est omniprésente dans le discours de toutes nos répondantes ; un problème qui traverse les générations. Les jeunes filles sans enfant l'abordent comme un problème qui a marqué leur histoire personnelle d'enfant, mais ce n'est pas une réalité qu'elles ont à gérer quotidiennement. Elles sont davantage observatrices de la consommation. Les unes nous parlent d'un *père qui buvait tout le temps*, les autres, de parents qui partaient deux ou trois semaines sans qu'on les voit.

Aussi, elles ont déjà accumulé des expériences personnelles d'usage de drogues et d'alcool, particulièrement dans les périodes les plus souffrantes de leur vie. La plupart ont touché la drogue et l'alcool à l'âge de sept ou huit ans. Contrairement à d'autres souvenirs, difficiles à atteindre, ceux liés aux premières expériences de consommation semblent intacts.

Marie : « *...je me rappelle de la fois que j'ai réussi à pédaler, les fois où j'ai consommé, j'ai sniffé...la première fois aussi où j'ai consommé de l'alcool, à peu près à cinq ans. »*

Chez les jeunes mamans, on négocie avec la consommation régulièrement. La réalité présente s'impose au-dessus des souvenirs.

Anaïs : *C'est à peu près tous la même histoire. Nos enfants là, leurs papas y consomment tous ensemble. Sauf qu'ils ont toujours le même problème : c'est semblable, on consomme toute la gang ».*

Les jeunes femmes sont conscientes que la consommation a un impact sur la capacité d'exercer le rôle parental. Pour toutes les participantes, la sobriété est une condition

capitale pour bien prendre soin des enfants. Pour la majorité d'entre elles, des parents modèles ne consomment pas du tout. Seule la sobriété complète et continue assure une vie saine, à l'abri de toutes formes d'abus. Cette exigence absolue, fait en sorte que peu de personnes peuvent maintenir une réputation sans tache en la matière. Donc, une maman qui consomme vit beaucoup de culpabilité.

Anaïs : « *Chu pas fière de moi d'avoir consommé. Si j'avais pas d'enfants ça aurait pas une grosse conséquence.* »

La transmission d'une génération à l'autre des problèmes tels la consommation et la violence est exprimée par deux répondantes.

Anaïs : *Je vis des problèmes de consommation et problèmes de violence conjugale. J'ai l'impression de faire vivre cela à mes enfants...On dit ça de génération en génération mais c'est pas ça, tu sais, chu capable de me dire ok je ne veux pas vivre comme ça. J'accepterai pas de faire vivre à mes enfants ce que moi-même j'ai vécu en étant jeune ; c'est pour ça qui sont en placement.* »

Une autre participante exprime que certains parents s'estiment adéquats avec leurs enfants, mais qu'ils reproduisent la même chose que leurs parents. Selon elle, la violence aurait changé de forme ; maintenant c'est de la violence verbale ou psychologique plutôt que physique que l'on observe dans les familles.

Nos répondantes relatent les événements et les conditions de vie difficiles avec une certaine distance émotive. Est-ce l'œuvre du temps qui finit par apaiser les souffrances ? Ont-elles eu la chance de travailler leur douleur personnelle ? Ajoutons ici, que des mesures ont été prises au cours des vingt dernières années pour mettre en place un système communautaire de prévention et de protection autour des enfants et des grands qui a sans doute diminué le risque de violence physique et sexuelle.

Traditionnellement, le traitement des enfants n'était pas coercitif comme le font ressortir différentes études (Viau,2000⁵⁴, Sioui,1989; CRPA, 1996). La communauté a puisé dans la tradition pour résoudre ses problèmes de violence.

⁵⁴ VIAU, R. Femmes de personne. Sexes, genres et pouvoirs en Iroquoisie ancienne. Montréal, 2000, 323 pages.

En bref, cet examen du mode de vie et des relations familiales nous indique :

- Que nos répondantes ont eu une enfance marquée par la pauvreté socio-économique du milieu, par les difficultés des parents, et les problèmes familiaux que cela engendre;
- Que la mère n'occupe pas une place centrale dans les soins aux enfants. Il est courant que d'autres membres de la famille prennent la relève;
- Que le parent substitut est souvent la grand-mère, comme c'était le cas par le passé;
- Que nos jeunes femmes ont des capacités pour faire face aux difficultés;
- Que la communauté puise dans ses valeurs traditionnelles pour résoudre des problèmes.

5.2 *Les aspirations des jeunes femmes, les nécessités et les obligations...*

Nous avons vu comment se déroule le scénario de vie de nos jeunes informatrices. On y retrouve plusieurs caractéristiques qui ont la couleur de la tradition et d'autres qui paraissent davantage liées à la pauvreté et à la dépossession.

5.2.1. Le passage à l'âge adulte

Nos informatrices sont à une étape de leur vie où se manifestent des besoins fondamentaux universels liés à la transition vers l'âge adulte. Elles sont en quête de leur identité; elles veulent exercer leur autonomie et elles sont prêtes à vivre activement leur sexualité.

Selon les cultures, les rites de passage vers l'âge adulte sont plus ou moins formels. Traditionnellement, chez les autochtones d'Amérique du Nord, l'adolescence n'est pas

une étape de vie distincte. Très tôt l'enfant fait des apprentissages liés au genre qui l'amènent progressivement à exercer son potentiel et ses responsabilités d'adultes.

Nos répondantes n'identifient pas la grossesse à l'adolescence comme étant problématique. Leur corps est prêt à concevoir. La plupart des filles sont actives sexuellement et la contraception est loin d'être généralisée, tant chez les mères qu'auprès de celles qui ne le sont pas encore. Il n'y a pas de heurt à passer du statut d'enfant à celui de parents. Elles subiront quelques critiques, mais ne seront ni rejetées, ni isolées.

Toutes les filles rencontrées désirent avoir des enfants. Elles situent l'âge idéal pour devenir mère à 25 ou 30 ans, ce qui est nettement supérieur à la réalité dans la communauté; elles en sont conscientes. Leur opinion se modèle ici à la norme sociale nord-américaine. Dans les faits, il en va tout autrement; comme si dans le groupe d'appartenance, la vie s'accorde sur un autre temps, à l'intérieur d'un autre système de valeur.

Mina : « Au Dozois, la plupart du temps, sont jeunes pour faire leurs enfants...Au Dozois c'est un peu normal les jeunes mères. Ben moi, j'étais contente d'avoir des petits neveux et des petites nièces...Moi, je veux pas avoir tout de suite d'enfant, je veux vivre mon adolescence avant. »

D'abord, autant les jeunes filles que les jeunes mères estiment que le fait d'avoir un enfant, vers dix-sept ans par exemple, est la norme dans la communauté. Dans toutes les familles de nos jeunes participantes, hommes et femmes ont des enfants, souvent plus tôt que plus tard dans leur vie. Lorsqu'on apprend qu'un frère, une sœur, une amie aura un enfant à l'âge de seize ou dix-sept ans, nos jeunes disent être contentes pour eux. Par ailleurs, elles affirment ne pas être influencées par cette réalité, préférant conserver leur liberté.

5.2.2 Le projet scolaire et d'emploi

Dans le discours, il n'y a pas d'opposition entre le fait de devenir parent et la poursuite d'un projet scolaire. Celles qui ont eu des enfants, mettent le projet scolaire en veilleuse, sans toutefois l'éliminer. Les participantes sans enfant nous parlent

abondamment de leur vie scolaire active. Elles souhaitent toutes terminer leur secondaire V; c'est leur grande préoccupation, disent-elles. Pourtant, il y aura décrochage scolaire et une grossesse chez au moins une participante pendant la cueillette de données.

Cependant, dans les faits, les études post-secondaires semblent faire peur. Trois répondantes sont qualifiées pour débiter le Cégep ou une autre formation post-secondaire à l'automne 2001, mais aucune n'a de projet concret en ce sens. On parle plutôt d'arrêter l'école un moment, estimant avoir déjà fait beaucoup d'effort.

Nous avons interrogé les filles sans enfant sur le vécu scolaire de façon plus systématique parce qu'elles sont plus proches de cette réalité que les jeunes mères au moment de la collecte. Nous avons voulu connaître leur perception de leur intégration au système scolaire non-autochtone. Notre intention étant de voir si des embûches pouvaient les amener à vouloir mettre fin à la scolarisation hâtivement, laissant ainsi la voie libre à un projet familial.

Il y a bien de petits irritants, comme la difficulté de communication en français, mais elles ne relèvent aucun problème majeur concernant leur vie scolaire. Jamais elles ne mentionnent avoir vécu de discrimination raciale, ou avoir ressenti un clivage entre les *Indiens* et les *Blancs*. Les particularités sont la difficulté au niveau de la langue et le fait que l'on se retrouve en groupe autochtone dès que l'on sort de la classe, ce qui n'est pas problématique en soi. Aucune de nos jeunes participantes ne mentionne avoir déjà vécu un sentiment d'infériorité ou un traitement différent à cause de son origine autochtone. Nous pouvons l'interpréter comme une négation, consciente ou inconsciente, du problème qui peut être rattaché à des valeurs culturelles. Il est possible aussi, qu'elles n'aient pas vécu personnellement une situation opprimante ou encore, peut-être n'ont-elles pas compris notre question.

Le fait de demeurer en groupe d'appartenance culturelle hors de la classe peut signifier, selon nous, le désir de protéger leur identité, ou un moyen de le faire. Elles se mettent ainsi à l'abri de l'influence culturelle blanche; elles se distinguent et conservent ainsi leur intégrité face aux leurs. Une jeune nous rappelle que lorsqu'on ressemble trop aux

Blancs, par exemple dans le langage, les vêtements, on s'expose à la critique, de la part du groupe autochtone.

Chez les jeunes mères, les projets d'avenir sont plus précis. Bien qu'elles soient jeunes, elles ont des préoccupations et des responsabilités d'adultes. Elles souhaitent faire un retour à l'école, et c'est ce qu'elles ont fait durant la période de collecte de données.

Anaïs : *«Moi, ce que j'aimerais dans l'avenir c'est, moi personnellement, j'aimerais avoir une job...et finir mon secondaire V...Ça ça m'accorderait, j'aurais une vie plus intéressante. C'est pas que ma vie est pas intéressante aujourd'hui. Je ressens le besoin de finir mes études et d'avoir une job».*

Le but est d'obtenir un emploi. Il n'est pas satisfaisant pour elles de vivre de la Sécurité du revenu. Ce n'est pas suffisant pour faire vivre des enfants. Elles souhaitent que la vie de leurs petits soit plus facile que la leur.

Bref, nos jeunes femmes souhaitent avoir des enfants, terminer leur secondaire V et idéalement, avoir l'opportunité de travailler. Toutefois, leur trajectoire risque d'être ordonnée différemment qu'en milieu non-autochtone. Dans une proportion nettement plus élevée, les étapes de la vie n'ont pas la même séquence et la grossesse arrive très tôt. Il semble que dans notre population, le temps d'enfanter soit biologique plus que social. Avoir un enfant n'est pas une option mais fait partie, en quelque sorte, du destin des hommes et des femmes. Alors que le projet scolaire semble être un plus que l'on va chercher d'abord pour répondre aux exigences du marché du travail, mais aussi pour obtenir une satisfaction et un épanouissement personnel.

5.2.3 Le désir d'enfant

Examinons maintenant comment le désir d'avoir des enfants se construit chez elles. D'abord, les filles ne se rappellent pas avoir réfléchi à leur projet familial quand elles étaient petites. À l'instar d'autres souvenirs, elles ont de la difficulté à retrouver ces informations dans leur mémoire.

Les jeunes femmes qui n'ont pas d'enfants disent vouloir terminer leurs études et avoir un emploi avant d'être mère. Une jeune femme dira que s'il lui est impossible

d'obtenir un diplôme ou un travail, elle sera satisfaite de réaliser un projet familial. Cela fait partie, en quelque sorte, des acquis; s'il est une certitude chez les jeunes, c'est celle d'avoir des enfants tôt ou tard.

Toutes nos informatrices veulent avoir des enfants; une seule inscrit une réserve disant ne pas être prête à décider. Les femmes sans enfants expriment vouloir de deux à six enfants. Les femmes ayant déjà débuté leur famille en veulent de deux à quatre. Quand on demande aux jeunes femmes de répondre de façon la plus réaliste possible en tenant compte de différentes considérations, le nombre d'enfants désirés chute pour passer à deux. Le nombre idéal d'enfants se situe autour de deux ou trois dans les deux groupes, ce qui se rapproche des projections familiales des jeunes Québécoises et Québécois. Les jeunes sans enfants sont plus fantaisistes quand on aborde cette question. ; elles répondent *«une dizaine, une centaine, comme mes dix doigts, trois, quatre, cinq, six... je ne sais pas, dix-huit comme mon père»*. Une de nos jeunes mères se rendrait à trois pour avoir une fille, elle a deux garçons.

Les filles disent que le moment opportun pour avoir des enfants se situe après leurs études, que la plupart ne prévoit pas prolonger au delà du secondaire V, ou quand elles auront un travail. Elles trouvent important d'avoir l'argent nécessaire pour s'occuper de leurs enfants. Les jeunes filles ne s'imaginent pas sans enfant. D'emblée, elles envisagent d'en adopter si elles ne peuvent en avoir.

Anaïs : « L'âge ça n'a pas d'importance, mais ce que tu fais avec ta vie...Si tu as envie de foirer toute ta vie...Si t'as des rêves, que t'accomplis tes rêves, l'âge ça dépend des personnes. »

Les jeunes mères mentionnent que lorsqu'elles étaient plus jeunes, leur rêve était de finir leurs études et d'avoir des enfants. L'une exprime avoir été très préoccupée, petite, à ne pas faire vivre à ses enfants une enfance difficile comme la sienne et cela demeure une préoccupation aujourd'hui.

Anaïs :« Je chercherais à les protéger de tout ce que j'ai vécu ; négatif, très négatif ce que j'ai vécu »

En fait, nos jeunes filles interrogent peu leur désir d'avoir des enfants. Il est normal d'avoir une sexualité active quand le corps et l'esprit sont prêts. Il est tout à fait naturel de se reproduire; c'est l'ordre de la nature.

Éducation sexuelle, reproduction, contraception

Dans la société québécoise, la prévention des grossesses précoces, et surtout la promotion d'une « saine » sexualité, entendons à l'abri des MTS et surtout du sida, sont des objectifs à atteindre en matière de santé publique. Il demeure que les pratiques d'éducation sexuelle sont timides comparativement à d'autres sociétés. Le tableau est le même à Kitcisakik. Cependant, l'impact des programmes mis en place est différent. Les valeurs traditionnelles sont présentes et la planification des naissances n'est pas entrée dans les mœurs.

L'éducation sexuelle se fait de façon passive. Les parents tentent de contrôler les jeux sexuels, de prévenir les abus et suggèrent aux jeunes de ne pas faire de bébé trop tôt dans leur vie. Peu de parents renseignent leur fille sur la contraception. Quant aux garçons, ils se sentent peu concernés et on ne doit pas trop s'y fier, aux dires des filles. Alors, les filles prennent leur décision seules et assument les conséquences !

Gail : « *Ma mère me dit :Porte le condom là! (sic) ».*

Kate : « *Ben moi, elle m'a déjà parlé. Je lui ai dit que je voulais faire poser un Norplan. »*

Mina : « *Mes parents y parlent jamais de ça moi. Je prends mes décisions toute seule. »*

L'éducation sexuelle est reçue à l'école et dans des activités organisées pour les jeunes dans la communauté de Kitcisakik. Les filles considèrent qu'elles ont suffisamment de services en la matière. Alors, comment expliquent-elles les grossesses hâtives et non désirées? Elles relatent que des filles cessent des méthodes contraceptives à cause des effets secondaires, par exemple le Norplan peut causer des règles irrégulières, des allergies, etc. D'autres jeunes filles ne pensent tout simplement pas qu'elles peuvent devenir enceintes : la fameuse pensée magique de beaucoup de jeunes. Les filles s'entendent à dire que les garçons ne s'impliquent pas du tout dans la contraception.

Au moment des rencontres, seulement deux participantes du groupe des «sans enfants» avaient un mode de contraception. Pourtant, elles disent que la contraception leur est facilement accessible.

Pour deux de nos trois jeunes mères, les grossesses n'étaient pas planifiées. Ces jeunes femmes souhaitent avoir un jour des enfants, mais pas à ce moment là de leur vie. Dans ces situations, l'interruption volontaire de grossesse a été envisagée.

Anaïs : ...« à l'intérieur de moi c'était comme un échec mais ça, eee...t'sé j'étais pas ben fière de moi, parce que je disais à ma famille « Je veux pas être enceinte, je veux faire quelque chose de moi ; ça me tente pas de faire des bébés comme tout le monde ». Fa que c'est comme un peu difficile de leur annoncer «je vais être en bedaine». Ça m'a pris quand même deux ou trois mois. »

Chez les jeunes mères, certaines nomment avoir déjà subi une interruption volontaire de grossesse et elles ne veulent pas revivre cela parce que c'est contre leurs valeurs.

Une participante résume la perception des jeunes femmes face à l'avortement :

Anaïs :.... «L'avortement c'est comme une libération.. Quand tu vis malheureuse, tu veux pas mettre un enfant dans le malheur... Vraiment quand tu penses à l'avortement, c'est gros, c'est comme enlever la vie d'un enfant....Y en a comme par ici, l'avortement c'est contre les règles du jeu. Mais quand ça arrive, c'est « ah t'as fait ça, ça va peut-être te faire du bien »... «moi y m'est arrivé de penser à l'avortement ; il était trop tard, je me suis dit ; ça été une grosse prise de réflexion, de conscience aussi, c'était pas dans mes valeurs d'avorter, mais j'y pensais »...

Les jeunes filles qui s'expriment sur les interruptions de grossesse acceptent et comprennent cette alternative face à une grossesse non désirée. Les résistances se situeraient du côté des parents et des gens plus âgés. Parmi nos informatrices, certaines ont eu une interruption volontaire de grossesse.

Kate : « Y a des mères qui disent rien...Y en a qui pensent que c'est trop jeune mais qui acceptent pas l'avortement. Y en a qui veulent se faire avorter des jeunes pareil.

Nos répondantes ne perçoivent pas l'adoption comme une solution acceptable dans la communauté. On préfère confier un enfant à des membres de la famille, pour continuer d'avoir des liens avec lui.

En bref, nous pouvons retenir de cette étape de la vie des jeunes femmes interrogées :

- Qu'à l'adolescence, quand les jeunes sont biologiquement prêtes à se reproduire, il y a de forte probabilité qu'elles deviennent actives sexuellement sans prévenir la grossesse;
- Que nos répondantes ne voient pas d'opposition entre le fait d'avoir un enfant à l'adolescence et de poursuivre un projet scolaire ou d'emploi. Quoique que dans les faits, la scolarisation est faible dans la communauté étudiée, et le chômage chez les jeunes est élevé.
- Qu'il n'est pas perçu négativement d'avoir un enfant à l'adolescence;
- Que toutes désirent des enfants;
- Que la contraception est l'affaire des filles; elle est accessible mais peu utilisée;
- Que l'interruption volontaire de grossesse est contre les valeurs des répondantes.

5.3 Le maternage

Dans cette partie, nous étudions deux thèmes pertinents pour approfondir le vécu et le sens du *maternage* et en identifier les liens avec la tradition. Voyons d'abord comment se développent et se modèlent les capacités de *maternage* avant l'arrivée des enfants. Qu'y a-t-il dans le bagage d'expérience de nos répondantes qui puisse les aider dans leur *maternage* ? De quoi est constitué leur coffre à outil ? Qui sont les modèles ? D'où vient l'influence ?

Dans un deuxième temps, nous entrerons dans le vécu du *maternage*, tel qu'en témoignent nos jeunes informatrices. Nous aborderons, entre autres, leur motivation à avoir un enfant, les responsabilités du nouveau parent, l'adaptation à ce nouveau rôle, les soins à donner, les plaisirs et les limites du *maternage*.

5.3.1 L'apprentissage du maternage

L'observation et l'expérimentation

Nous avons cherché à savoir comment les jeunes femmes développent leur compétence pour mater. La majorité d'entre elles ont toujours été entourées d'enfants dans leur environnement familial, et même en famille d'accueil ou foyer scolaire. Alors, le quotidien sans enfant n'est pas une réalité qu'elles connaissent. Elles ont appris les fonctions du *maternage* en observant des femmes autour d'elles assumer ce rôle, que ce soit une grand-mère, une mère, une grande sœur. Une seule répondante dit avoir comme modèle et référence sa gardienne puisque les parents et grands-parents de la jeune femme ont été absents dans sa vie.

Pour toutes ces jeunes femmes, il n'y a rien de théorique ou de sorcier à prendre soin des plus petits que soi. On apprend par observation et expérimentation. Certaines se sont vues confier des enfants pour de longues périodes alors qu'elles étaient encore très jeunes.

Anaïs : «...y avait toujours une matante qui avait accouché ; fa que j'allais voir le bébé puis elle m'expliquait comment nettoyer le nombril ; je m'en sortais, ça allait bien. »

Mina : « J'ai appris avec mes petits neveux (rires)...Mes petits neveux, je les garde tout le temps. (J'ai appris) en regardant et en gardant mes petits neveux.. »

Gail : « Ben moi je l'ai appris en , je gardais mes petits frères et petites sœurs. J'ai commencé à garder jeune, à 11 ans la première fois...Je savais changer les couches avant ça ; je savais changer les couches à huit ans. »

Kate : « J'ai gardé plus jeune que ça ; j'ai déjà gardé un jeune 24 heures...Sa mère m'avait dit qu'elle viendrait le chercher à 10:00 pm mais elle est revenue le lendemain matin. »

Anaïs : « ...elle me confie son bébé naissant . Elle me dit qu'elle va venir le chercher le soir. Je restais au Grand-Lac ; c'était l'été. »... « Là je m'en vais avec le bébé et toutes ses affaires ; je l'ai gardé pendant deux semaines. Tu sais, mes parents étaient pas trop contents parce qu'il était petit, moi j'avais 14 ans. »

Les modèles parentaux

Comme nous l'avons vu dans la problématique, le modèle parental a une influence sur les modèles de procréation. Rappelons-nous que nos informatrices viennent de familles nombreuses. Les jeunes mères ont toutes plus de huit frères et sœurs. Nos jeunes filles ont au moins cinq frères et sœurs.

Nos informatrices ont assimilé le *maternage* en observant et répétant les gestes ainsi appris. À certains moments de leur enfance, nos répondantes ont été témoins de situation où les parents se sont mal acquittés de leur responsabilités vis-à vis les enfants. Croient-elles que cela puisse avoir une influence sur leur capacité personnelle de *maternage* aujourd'hui ?

Nous avons introduit ce sujet délicat en mettant en perspective le passage de nombreux parents autochtones dans les pensionnats amérindiens. Nous présentons aux filles cette hypothèse voulant que les parents ayant séjourné dans les pensionnats aient pu perdre leur référence de *maternage* en étant ainsi éloignés de la vie familiale. De plus, de nombreux pensionnaires de ces écoles résidentielles ont été soumis à des méthodes éducatives discutables, même dans le contexte de l'époque. Certains enfants y ont subi des sévices et des privations graves, qui peuvent avoir altéré leur potentiel à se développer harmonieusement. Nos informatrices verbalisent peu sur le sujet des pensionnats; elles n'en connaissent que ce que leurs parents leur ont dit de cette époque. Elles ne sont pas certaines que leurs parents aient été scolarisés au pensionnat amérindien. Et dans un tel cas, une répondante croit qu'effectivement, cela peut être un facteur de risque quant à la qualité des compétences parentales.

Anaïs : « Ben moi je dirais que c'est quand même un facteur ça parce que mes parents étaient souvent seuls, ça fait que y consumaient tout le temps. Ils étaient pas là pour nous éduquer. Quand ils étaient là, y étaient là, c'est ça qui était le fun. Mais quand ils partaient sur la galère pendant deux ou trois semaines c'était pas agréable. On les voyait plus. On était souvent placé par la DPJ ; ça c'est des mauvais souvenirs. »

Les jeunes femmes interrogées sont indulgentes quant aux comportements de leurs parents. Elles refusent de porter un regard critique sur la façon dont les adultes ont pris

soin d'elles. Elles sont très compréhensives face aux limites de ceux-ci. Seul l'abandon par les parents suscite une réponse négative quand on leur demande si elles perçoivent leurs parents compétents (échec du *maternage*). Selon les témoignages, il semble que plusieurs enfants aient été mis à l'abri des incapacités des parents ou des crises familiales en étant confiés à des grands-parents.

Aux dires des répondantes, en dehors des moments de consommation d'alcool, les parents ont été adéquats. Il y a bien eu des épisodes de violence attribuée à des méthodes éducatives abusives qui divergent de ce qui est habituellement relevé à propos de l'éducation des enfants dans la culture autochtone. La consommation est ciblée, plus que tout, comme facteur amenant des difficultés dans l'exercice du rôle parental. Par ailleurs, on ne s'attarde pas à comprendre les causes des problèmes de consommation.

On exprime du bout des lèvres que des parents ont parfois manqué à la tâche du *maternage*. Par ailleurs, les jeunes femmes interrogées ont quelques modèles qui les guident. Elles en font un portrait; nous donnant même des noms de couples, de mères, de grands-mères en qui elles reconnaissent des qualités essentielles pour éduquer des enfants. C'est en observant ces gens qu'elles développent leurs habiletés à répondre aux besoins des enfants.

Le modèle actuel

Une exigence revient dans leur discours, soit la sobriété, ou du moins le contrôle de la consommation. Les filles s'entendent pour dire que la plupart des mères de la communauté s'occupent bien de leurs petits; toutefois, bien qu'ils soient respectés, les pères n'ont pas la cote.

Le modèle quant à l'âge pour débiter une famille, nous l'avons vu, est jeune; on peut le situer autour de 17 ans. L'environnement familial et social des filles accepte plutôt bien le phénomène. Les professionnels ou autres intervenants ont une analyse différente de la situation; on aimerait bien retarder un peu l'âge de la première grossesse.

Kate : « *Des fois, les mères vont dire « T'es ben trop jeune pour être enceinte », des affaires de même, mais certaines autres acceptent...Il y en a qui dit que sa mère a hâte qu'elle aie des enfants. »*

En fait, rappelons-nous que les mères de nos participantes ont eu, elles aussi des enfants avant la majorité. Les filles nous parlent de la réceptivité des mères à ce que leurs enfants aient eux-mêmes des enfants tôt dans leur vie. Elles diront « *t'es bien trop jeune pour être enceinte* » mais elles n'accepteront pas que leur fille subisse un avortement. Le commentaire d'une participante nous laisse supposer que des mères établissent l'âge raisonnable d'enfanter, pour leur fille, en se référant à leur histoire personnelle. Hors, plusieurs de ces mères ont eu un premier enfant au cours de l'adolescence; certaines en avaient déjà deux ou trois à l'âge de vingt ans. Parmi celles-ci, certaines expriment très ouvertement leur hâte de devenir grand-mère.

Les jeunes mères participant à notre recherche sont devenues enceintes de leur premier enfant alors qu'elles avaient entre quinze et dix-huit ans. Une participante nous rappelle comme il est plus important de se centrer sur les besoins d'une jeune enceinte plutôt que sur son âge ou ses capacités. Il est important de respecter cette expérience personnelle, et les décisions prises par les jeunes femmes.

Par leur propos, les jeunes mères nous démontrent comment le modèle est en train de changer, pas quant à l'âge de la première grossesse, mais sur le nombre d'enfants qu'elles auront.

Anaïs : « *...je me verrais pas avoir dix enfants. C'est pas seulement que procréer, continuer pis continuer à avoir des générations. Je ferai pas dix enfants pour les mettre dans la misère »... « ...y a une certaine différence, mais on n'a pas dix nous autres. On en a quoi ? Deux maximum. On est peut-être conscients, nous les jeunes parents, aujourd'hui, t'sais...moi je me permettrai pas en tout cas d'avoir dix enfants pis faire comme mes parents ont fait. »*

D'autres influences

En plus des modèles culturels et familiaux sur la composition des familles, il y a des pressions sociales qui peuvent s'exercer autour de la maternité, et conditionner certaines décisions quant à la reproduction.

Les filles reçoivent certains messages indirects dans leur entourage, par exemple des parents qui ont hâte de devenir grands-parents, mais elles n'identifient pas de message plus explicite qui les encourageraient à faire des enfants à partir d'un certain âge.

Nous leur avons demandé comment elles-mêmes réagissent quand d'autres filles de leur âge deviennent enceintes. À prime abord, toute nouvelle de naissance prochaine est accueillie positivement : « *C'est merveilleux !* », dira l'une d'elle. Le respect du choix des autres est important. Par exemple, si une fille songe à l'avortement, on la soutiendra face à sa décision.

Mina : « *Une personne proche a avorté. Je lui disais : écoute pas ce que les autres disent, fais ce que toi tu penses...J'étais contente qu'elle soit enceinte mais ça me dérangeait pas, je lui disais pense plutôt à toi* »

Et si toutes les copines de leur âge ont des enfants, ne se sentent-elles pas à part ? Les filles sans enfants affirment que non ; elles disent tenir à leur liberté. Elles ne les envient pas ; elles ne sont tout simplement pas là dans leur cheminement. Il est à noter qu'elles ont une vision assez juste de toutes les responsabilités et limites qu'impose le fait d'être mère.

Nous avons tenté de voir l'influence que pouvait avoir un autre modèle culturel de *maternage* sur nos informatrices, puisqu'elles ont toutes passé plusieurs mois de leur vie dans des familles non-autochtones. Ce que l'on retient de l'exercice³⁵ c'est le nombre important de milieux de vie qu'ont connu les répondantes et la nature des apprentissages faits dans les milieux familiaux non-autochtones où elles ont séjourné. Voyons les résultats de cet exercice plus en détail.

Nos jeunes femmes ont toutes habité pour de longues périodes dans de nombreux milieux de vie. Sur cinq participantes ayant rempli cet outil de collecte, trois ont habité la résidence de Louvicourt³⁶ au début de leur scolarisation. Elles ont connu au moins quatre foyers scolaires ; deux ont séjourné dans un centre de réadaptation à Val-d'Or.

³⁵ Annexe IX : Questionnaire « En ville »

³⁶ Avant de fréquenter les écoles de Val-d'Or, les enfants de Kitcisakik fréquentaient l'école de la réserve du Lac Simon. Certains étaient accueillis par des foyers de la parenté ou non ; d'autres étaient hébergés dans une résidence à Louvicourt, à quelques kilomètres de la réserve du Lac Simon.

Nos participantes ne sont pas en mesure de distinguer les familles d'accueil rattachées aux services de la Protection de la jeunesse. Une jeune fille se souvient de sept familles où elle a été hébergée, mais elle sait qu'il y en a eu d'autres. Il est à noter que les milieux de vie identifiés dans cette exercice excluent les autres endroits où elles ont vécu dans leur communauté d'origine (ex. grands-parents, tantes, sœurs)

Voici ce que les jeunes femmes disent avoir retiré de ces moments d'immersion dans un autre milieu culturel. Toutes nous parlent des apprentissages scolaires et du fait qu'elles ont eu la possibilité de connaître de nouvelles personnes, les *Blancs*. Elles disent aussi avoir appris ce qu'elles qualifient de « bonnes manières » ou de « nouvelles manières de vivre », dira l'une d'elle. Les jeunes femmes estiment que l'apport de ces expériences avec les allochtones se situe au niveau de l'amélioration de leur capacité de communiquer, tant dans la qualité de l'expression que de l'écoute de l'autre. Certes, elles y voient des apprentissages utiles pour éduquer les enfants, mais elles n'identifient pas d'emblée les familles qui les ont accueillies comme source d'apprentissage du *maternage*, à l'exception d'une seule informatrice qui a été très peu en contact avec son milieu naturel.

5.3.2. Quand l'enfant paraît

Nous plongeons ici dans la partie « active » du *maternage*. Comment il se vit tant au plan émotif que pratique ? Les mères témoignent de leur expérience de *maternage*, de la grossesse jusqu'aux projets futurs. Celles qui ne sont pas encore maman nous livrent leur perception du vécu de *maternage*. Toujours dans la même lancée, nous ferons ressortir à travers les récits, la continuité ou la rupture avec la tradition.

La motivation

Voyons d'abord la motivation à avoir un enfant que nous avons scrutée à l'aide d'un exercice³⁷ où les répondantes devaient établir leur priorité parmi des thèmes. Deux jeunes mères sur trois considèrent que leur première motivation est la preuve d'amour pour l'enfant à naître, même si la grossesse est accidentelle. Viennent ensuite dans les

³⁷ Annexe IX : exercice sur motivation.

quatre premiers choix des mères : « pour se faire plaisir » « pour s'épanouir comme femme », « par désir de s'occuper d'un bébé ».

Chez les cinq jeunes filles sans enfants qui l'ont complété, l'exercice ne suscite pas la même intensité de réflexion. Voici le résultat collectif de ces répondantes : trois jeunes sur cinq choisissent le motif de la «continuité des familles. Puis, on retrouve chez une fille le «désir de s'occuper d'un bébé» et la «réalisation des ambitions personnelles à travers l'enfant». Deux filles ajoutent le motif personnel suivant : « Pour fonder une famille ».

Nous détectons chez ces dernières, une volonté de garder la communauté vivante; c'est ce qui prédomine chez les jeunes sans enfants. Par ailleurs, une fois que l'enfant se pointe, comme une « fatalité », ou un événement naturel soudain, la motivation première à l'accueillir est l'amour de cet enfant à naître.

Les jeunes mères ne se sont pas beaucoup exprimées sur leur vécu de grossesse. Une mère nous signale qu'à un moment elle a craint les conséquences de la consanguinité. Deux répondantes sur trois disent que l'annonce d'une grossesse non planifiée leur a fait vivre un moment d'anxiété.

Le déclencheur

Nous avons exploré quels pouvaient être les déclencheurs d'un projet familial ou de l'acceptation d'une grossesse non planifiée. Les jeunes femmes interrogées, mères ou non, ne pensent pas que le fait de devenir enceinte soit un moyen de quitter l'école, explication que nous leur avons suggérée. Elles ne nient cependant pas que certaines puissent le faire. Dans le cas de notre principale mère participante, elle avait quitté l'école avant la grossesse; elle souhaitait un moment d'arrêt.

Anaïs : « Je me disais, j'ai travaillé longtemps, là ça me tente de prendre un break. Pis après, je me disais je reprendrai l'école...mais quand j'ai su que j'étais enceinte, fa que j'ai dit ouen, j'aurais dû aller en secondaire V. »

Anaïs : « Quand je suis tombée enceinte de mon premier , je me suis dit ah je vais retourner à l'école par après ; là je vais passer du temps avec, pis je vas m'en occuper en tant que maman. »...« Quand j'ai été

enceinte de mon deuxième, ma réaction a été « ah voyons donc, c'est quoi ça ! » ...«J'ai quand même passé deux ans de ma vie à rien faire, comme j'te dis à faire des bébés. Fa que je pense pas faire des bébés toute ma vie. Je vais retourner à l'école et je veux préparer l'avenir de mes enfants, parce que personne va le faire, c'est mon rôle. »

Nous remarquons dans ce dernier témoignage un sentiment d'inutilité attribué à la fonction de *maternage*, qui diverge totalement de l'héritage culturel autochtone où l'enfant est accueilli comme une richesse, un apport à la communauté. Notre jeune mère assimile le discours dominant, et se voit astreinte à rejeter un élément du mode de vie qui n'est plus économiquement acceptable dans le système de valeur nord-américain.

Cette jeune mère nous partage son vécu de grossesses non planifiées, dans des conditions empreintes d'isolement et de violence conjugale. Toutefois, elle a su exprimer les bons moments :

Anaïs : «J'ai vécu quand même des moments le fun, comme la grossesse en tant que tel : tu sens que tu as un enfant en toi qui vit. Tu entends son cœur, pis tout. Tu es capable de faire la vie ! Ça c'est quand même un bon sentiment. »... «j'ai vécu aussi des bons moments parce que je restais chez ma sœur quand j'ai su que j'aurais un deuxième...C'était pas planifié, deux jeunes en un an c'est de l'ouvrage !»

Les jeunes n'expriment pas de sentiment de rejet ou d'isolement quand elles deviennent enceinte. Elles sont généralement assez entourées. Nous avons pu constater que les jeunes mères ont un suivi médical de grossesse. Elles admettent être prises en charge rapidement par les services sociaux et médicaux, qui se sont nettement améliorés pour répondre aux besoins de la communauté au cours des dix dernières années.

Anaïs : «Les services sont là ; t'as comme pas le choix d'y aller, y viennent te chercher.»

Responsabilité et soins aux enfants

L'arrivée d'un enfant plonge la jeune mère dans une réalité exigeante, même si les répondantes estiment que leurs expériences les préparent assez bien à ce rôle. Voyons

comment les jeunes filles sans enfants et celles qui sont déjà mères perçoivent cette responsabilité.

Les jeunes filles sans enfants reconnaissent plusieurs responsabilités rattachées au rôle de parent. Elles observent que les jeunes parents s'occupent de leurs enfants et comblent les besoins de ceux-ci (nourriture, vêtements) avant de dépenser pour eux, dans la consommation par exemple. Bien qu'elles ne soient pas en situation de *maternage*, ces jeunes filles savent identifier que l'on doit prévoir un toit, de la nourriture, des couches, des gardiennes, du transport pour aller faire les achats ou aller à l'hôpital, etc.

Par leur expérience de gardiennage, elles sont en mesure de saisir comment la liberté se trouve limitée quand on est responsable d'un enfant. Les filles s'évaluent aptes à prodiguer tous les soins requis aux petits. Toutefois, elles trouvent difficile de s'occuper d'un enfant malade, qui pleure et que rien ne semble apaiser. Vraisemblablement, c'est dans les mêmes moments que nos jeunes mères se sentent impuissantes, ainsi que toutes les mamans de la terre assurément.

Les jeunes trouvent agréable quand l'enfant rit beaucoup, quand on le nourrit, quand on le voit faire une action pour la première fois, par exemple marcher. Quand elles ont des enfants sous leur responsabilité, elles savent qu'il y aura une fin, alors qu'être mère c'est un engagement vingt-quatre heures par jour.

Anaïs : « Le premier c'est vraiment l'enfer. Tu sais pas comment réagir face à ça ; tu voudrais atténuer sa douleur...c'est vraiment quand ils sont malades, ça me dérange pas de le soigner, c'est vraiment le voir malade ; tu peux rien faire, tu te sens impuissante, tu sais pas. »

Les mères sont dans le feu de l'action tous les jours. Elles nous confirment qu'elles trouvent pénible de prendre soin d'un enfant malade : il t'empêche de dormir, quand il fait ses dents, par exemple. Une jeune maman nous dit ne pas savoir comment s'y prendre quand son enfant pleure. Au nombre des soins agréables à prodiguer, on retrouve le bain, les repas, jaser, et d'autres moments amusants au quotidien.

Il y a des situations plus compliquées à gérer ; par exemple, quand l'enfant est agité; il est parfois difficile de le contrôler et on peut perdre patience.

Anaïs : *Quand il se met à crier, moi j'ai tendance à crier en même temps. »... «des fois c'est quand je suis stressée, je suis impatiente... Stressée à l'école quand je m'en va faire un test, chu stressée pis chu impatiente avec mon garçon. »*

Notre principale informatrice chez les mères relate ne pas être très forte sur la discipline. Elle est autoritaire quand cela est nécessaire, soit pour la sécurité de l'enfant ou pour le prévenir d'un danger. Sa relation avec son enfant en est une d'éducatrice ; il est à l'âge de nombreux apprentissages : langage, propreté, partager, etc. Le papa et la maman jouent avec l'enfant ; l'amène se promener dehors, jouer au parc. Elle dit être très affectueuse et aimer leur faire plaisir, jusqu'à trop les gâter.

Anaïs : *«C'est sur que je fais ce que mes parents m'ont montré de beau. J'essaie de faire de la bonne manière ; je sais pas c'est quoi; mais je l'apprends à chaque jour : « la prochaine fois je vais faire comme ça ! » Ça va toujours une journée à la fois ; je prends ça comme ça vient, j'aime mieux. »*

Nos jeunes informatrices connaissent les besoins des enfants et le rôle du parent pourvoyeur de soins et d'affection. Elles ont la connaissance nécessaire pour entrer dans le *maternage* avec lucidité.

Processus d'adaptation au rôle de mère

Les jeunes mères avaient peu à dire sur l'adaptation qu'elles ont à réaliser pour devenir à l'aise dans leur nouvelle vie avec un ou des enfants. Nous sommes donc amenées à croire que cette nouvelle responsabilité qui leur incombe fait appel à leur capacité d'adaptation habituelle. Néanmoins, cela ne se fait pas toujours sans embûche.

Sherra : *« Au début ça été le fun avec le bébé, mais aujourd'hui j'ai de la misère... »*

Anaïs : *« Moi je suis une fille qui aime ça être active , qui veut tout faire et tout aider le monde...Ce que ça enlève c'est les soirées entre copines. Ça me privait de ça. Je voulais m'amuser et je ne pouvais pas. Je me disais c'est pas grave y en a d'autres soirées ça. »*

Sharon : *« Les enfants ne dorment pas beaucoup, ça fait des grosses journées ; à dix ou onze heure le soir que ça dort ».*

Les jeunes mères acceptent assez bien la grossesse une fois passée la période d'anxiété provoquée par la nouvelle, et elles semblent disposées à l'arrivée du bébé. Il est à noter que la préparation matérielle ne correspond pas à ce que l'on retrouve habituellement en milieu non-autochtone et chez les mères plus âgées. Il est fréquent que quelques semaines avant l'arrivée du nouveau-né on ne sache pas exactement où la mère et l'enfant vivront et qu'aucun trousseau ne soit préparé. Toutefois, le moment venu, il aura ce dont il a besoin.

Quand nous avons proposé aux jeunes filles sans enfant de nommer ce que cela apporte d'avoir des enfants, spontanément, en riant, elles répondent que cela apporte de l'argent, pour nommer ensuite l'objet d'amour que devient l'enfant. Elles identifient aussi l'occasion d'apprentissage dans laquelle on se retrouve au premier enfant. Du côté des limites et des privations, elles identifient les points suivants : l'entrave à la liberté, la somme de responsabilités, que ce soit au plan économique (gestion du budget), le logement, le gardiennage, l'alimentation, le transport. L'arrivée d'un enfant peut accentuer ou générer des problèmes dans le couple.

Les jeunes mères perçoivent que le *maternage* apporte des responsabilités qui font grandir, et acquérir de la maturité. Une fierté est ressentie par les mères. Quand on assume ce nouveau rôle de mère, on veut s'imposer une conduite modèle. Le plaisir de s'occuper de l'enfant et l'amour maternel ne sont pas identifiés d'emblée. Pour ce qui est des limites, on retrouve ici le poids des responsabilités qui doivent être exercées quotidiennement. La liberté se trouve limitée. Dans le contexte de consommation, il est parfois difficile d'assumer le rôle et cela « enlève de la fierté » exprime une jeune mère. Il y a des pertes au niveau de l'image corporelle (gain de poids, vergetures); ce sera la seule référence au corps dans tout le corpus de données. Quant à la fonction de *maternage*, l'enfant a parfois des besoins que l'on ne décode pas, ce qui engendre des frustrations chez l'enfant et chez le parent.

Dans le même exercice, nous avons demandé aux participantes en quoi le *maternage* chez les jeunes femmes peut constituer un apport ou une limite pour la communauté. Les jeunes filles voient la venue des nouveaux-nés comme une occasion d'augmenter la population de la communauté, tout simplement. Les jeunes mères, identifient

plusieurs dimensions quant à leur contribution à la communauté par le *maternage*. Elles abordent ici les influences que les adolescentes enceintes peuvent avoir sur d'autres jeunes filles et les pressions négatives des gens qui sont déçus qu'elles fassent des bébés plutôt que de s'instruire. Elles entendent des commentaires de la nature suivante : « Tu vas être pris pour vivre sur le BS ». On remarque ici, une fois de plus, la dualité contenue dans le discours des gens de Kitcisakik, venant parfois encourager, d'autre fois critiquer la grossesse à l'adolescence.

Dans un ordre plus constructif, les répondantes identifient le respect de la collectivité de Kitcisakik envers les parents comme étant une valeur importante. Elles estiment comme étant un apport positif la croissance de la population de Kitcisakik.

Nous détectons ici, le paradoxe entre la tradition et la modernité. D'un côté, il y a une acception du fait d'avoir des enfants très tôt, comme auparavant. D'autre part, il y a cette attente que les jeunes s'instruisent et participent au développement de la communauté plutôt que de vivre dans la dépendance économique et l'inactivité.

Les attentes

Nous avons sondé les attentes que les répondantes ont vis-à-vis l'enfant, en les décrivant comme étant l'apport de l'enfant, l'enrichissement qu'il procure. Les jeunes filles n'expriment pas d'attentes particulières face à l'arrivée d'un enfant. Elles croient tout simplement que sans enfants, elles s'ennuieraient. Nos jeunes femmes ne misent pas sur l'arrivée de l'enfant pour régler des situations. Culturellement, l'enfant n'est pas un objet, propriété de son parent. L'enfant est une réalisation dont on est fière, en terme de potentiel humain, et non pas pour générer une copie de soi. Les répondantes n'identifient pas de grandes exigences à propos de l'enfant. On ne construit pas sur lui ; on n'essaie pas de concrétiser des objectifs personnels à travers lui. Il est là parce qu'il est naturel qu'il y soit.

La paternité

Être mère pendant l'adolescence implique, pour certaines, de la solitude. Le bébé exige beaucoup et la jeune maman devient responsable, du jour au lendemain, d'elle-même et de son rejeton. Il ne reste que peu de temps pour se retrouver entre copines. Souvent, le jeune père tarde à réaliser l'ampleur de sa responsabilité et il s'éloigne.

On remarque que le père n'est pas constant dans son implication. La responsabilité des enfants est plus souvent qu'autrement l'affaire des mères. Une de nos informatrices a vécu ses grossesses seules, même si elle avait toujours une liaison avec le père des enfants. Selon les mères, les jeunes papas ont tendance à se défilier quand la tâche devient lourde.

Anaïs : *«Là il s'accroche, il fait ce qu'il a à faire ; c'est un bon papa» ... «Il a vécu des moments où il n'était pas présent pis ça lui a manqué. Pis aujourd'hui, il se rend compte qu'il a manqué des choses...pis là y veut pas manquer d'autre chose».*

Sherra : *« Ben aujourd'hui j'essaie plus de lui donner la petite, pis y se décourage...Il a aussi des problèmes de consommation...Pis des fois je me sauve de la maison, là il n'a pas le choix de s'en occuper. »*

Anaïs : *«Ce que j'aime pas c'est quand mon chum consomme ; je suis toute seule avec les enfants. J'aime pas ça me retrouver seule ; mettons que l'enfant pogne une crise et que je ne sais pas quoi faire. »*

Le père est respecté dans son rôle de géniteur et même s'il vit des querelles avec la mère, il jouit d'une reconnaissance comme père. On ne retrouve pas dans le discours des mères, ou des jeunes filles, d'allusion à la possibilité d'éloigner un père de son enfant. Au contraire, on sent qu'il y a un effort pour favoriser le lien et assurer le respect du père. Ceci est perceptible aussi quand l'ensemble de nos répondantes parle de la violence de leur propre père vis-à-vis leur mère ou les enfants, elles diront *« On les aime quand même »*.

La perception des jeunes filles est différente. Selon elles, les papas ne s'occupent pas de contraception, mais s'impliquent auprès des bébés une fois qu'ils sont là. Pour nos jeunes répondantes, cette participation est importante. Selon elles, l'harmonie dans le

couple et l'implication quotidienne du père contribuent à faciliter l'adaptation de la jeune mère.

Le réseau de soutien

Comme la responsabilisation du père, le fait d'avoir un bon réseau de soutien facilite la vie des jeunes mères et de leurs enfants. Quand nous avons abordé ce thème avec les jeunes sans enfant, nous avons élargi le réseau de soutien au réseau social en général.

Le cœur du réseau des jeunes filles sans enfant est constitué des copains et copines de la communauté même quand elles sont à Val-d'Or en milieu scolaire. Elles affirment que si elles ont besoin d'aide, par exemple lors d'une grossesse, elles pourront compter sur leur famille pour les aider (parents, frères, sœurs, tantes). Il va de soi que les parents prennent en charge les jeunes qui n'ont pas encore d'enfants.

Cependant, il peut en être autrement quand on devient parent. Le réseau de soutien prend alors une autre importance. Nos jeunes mères ont recours à leur réseau familial pour combler des besoins de base ou remplir leurs obligations. Certaines ont recours à la famille pour l'hébergement, d'autres pour prendre en charge leur enfant ou pour le garder quand le parent va à l'école, ou simplement pour être conseillées.

Anais : « Mettons que j'ai besoin d'aide, je vais surtout voir mes sœurs : mettons que mon garçon est malade, qu'est-ce que je fais ? Eux autres y vont me le dire »... « Quand une le sait pas je m'en va voir l'autre ».

5.3.3 Des conditions pour materner ou une vision de la communauté

Les conditions favorables pour materner, identifiées par les jeunes femmes rencontrées, sont essentiellement les mêmes que les conditions souhaitées pour vivre dans la communauté. L'amélioration des conditions de vie dans la communauté, pour nos jeunes informatrices passent par l'élimination de la pauvreté, le développement de services, des conditions de logement mieux adaptées à la vie moderne ; des ressources pour éduquer les enfants et garder la culture vivante, particulièrement par l'apprentissage de la langue algonquine.

Les jeunes filles disent vouloir terminer les études et travailler quelques années. On souhaite entrer dans la vie adulte avant d'avoir des enfants; faire sa vie de jeunesse, avoir un *chum*, un toit.

Sherra : *« Mes autres projets de vie, moi j'aimeraisça travailler, avoir une job...Pis pour ma fille, ben elle va aller à l'école ; si il y a une école ici. Si y peut avoir une école ici, je va rester par ici. »*

Il y a une certaine ambivalence quant au lieu de résidence projeté pour l'avenir qui renforce l'opinion que, sans changement, il sera difficile d'élever les enfants de la nouvelle génération dans la communauté. Les jeunes mères ont l'ambition de soutenir leurs enfants dans leur scolarisation. Elles veulent leur donner ce dont elles ont manqué.

Anaïs : *« Pis pour mes enfants j'aimerais qu'ils aillent à l'école comme moi j'ai été à l'école ; leur choix de lâcher ça reviendrait à eux autres, mais je ne crois pas, s'ils ont un modèle. J'aimerais qu'ils s'occupent à faire des activités parascolaires, des activités que ça soit vraiment pour s'occuper ; qu'ils aient des cours de guitare»...« Je me verrais plutôt en ville, mais tout en continuant de venir visiter ici. Je me vois pas rester ici. Je, je , j'aimerais bien rencontrer ce que moi étant enfant j'aurais voulu»... «mais je n'imposerai pas mes rêves, mes ambitions et tout. J'aimerais bien qu'ils fassent quelque chose pour eux, eux-autres mêmes, puis qu'ils le fassent pour leur communauté avec. Je leur demanderai pas de soulever la terre.»*

Pour conserver la langue et la culture, les jeunes filles sans enfants reconnaissent qu'il aurait été souhaitable d'être scolarisées dans leur communauté d'origine. L'école dans la communauté est un souhait que nos jeunes mères font pour leurs enfants.

Anaïs : *...« c'est parce que nous-mêmes on est passé par là, le fait qu'on parle en algonquin tout en étant petit pis là t'arrives quelques années plus tard tu parles français ; tu as de la misère à communiquer avec tes grands-parents. En tout cas moi j'aimerais que mes enfants aussi si y avait une école ici, je les enverrais ici. »*

Quand on les interroge sur l'avenir de la communauté, nos jeunes mères, qui savent exprimer leurs besoins, restent muettes et nous réfèrent au leader de la communauté. Est-ce que leur rêve d'une communauté qui répond à leurs besoins est réaliste ?

Anaïs : «Ça pourrait être réaliste dans le sens que si on est capable nous les jeunes adultes de faire quelque chose pour nous-mêmes, on sera capable de le faire pour les générations futures. Dans ce sens-là ce serait réalisable. Mais dans l'autre, l'avenir est incertain pour tout le monde ici, surtout ici ; c'est comme on dit, on arrive à peine à laver nos linges. Qu'est-ce que ça prendrait pour changer ça ? Ben, il faudrait, j'imagine, sur le plan financier ; ici je pense qu'on a quasiment (juste) assez de fonds pour survivre. Moi je suis pas au courant ben ben de ce qui se passe au Conseil ou au dispensaire, je sais que l'argent y rentre pas.»

Présentement, les conditions idéales de *maternage* ne sont pas toutes réunies, et ceci contribue à l'instabilité et à l'exode des jeunes familles. Néanmoins, le sentiment d'appartenance au territoire et à la culture algonquine, l'attachement à la vie communautaire de Kitcisakik, les liens entre les gens et la volonté de conserver l'essence du mode de vie, font en sorte que la communauté demeure vivante. Les jeunes femmes rencontrées ont la volonté de se mobiliser et de poursuivre leurs rêves, dont celui d'y enraciner leurs enfants.

CONCLUSION

Nous avons voulu saisir le phénomène du *maternage* dans une communauté amérindienne. Nous avons décrit le contexte historique et culturel dans lequel évolue la communauté de Kitcisakik, pour nous introduire un peu plus loin dans l'univers de huit jeunes femmes.

Nous avons exploré les caractéristiques du *maternage* chez les femmes autochtones et précisé notre concept de *maternage*. Nous pressentions que le vécu et le sens du *maternage* dans la communauté étudiée prenaient racine dans la culture traditionnelle autochtone. Nous sommes allées sur le terrain avec une approche adaptée à notre population. Puis, nous avons analysé notre matériel en préservant le plus possible le point de vue de nos informatrices.

L'atteinte des objectifs de recherche

Nous avons atteint notre objectif d'observation du phénomène de *maternage* chez les jeunes femmes par le biais de la persistance de la tradition dans les modèles de procréation et de prise en charge des enfants, mais aussi dans le mode de vie de nos jeunes femmes, depuis l'enfance à aujourd'hui. Nous avons aussi pu saisir les caractéristiques des conditions de vie à Kitcisakik qui viennent aussi teinter le quotidien des jeunes femmes et des mères : pauvreté, manque de logements, sous-développement des services à la communauté.

Nous avons atteint notre objectif de donner la parole aux mères et d'éclairer notre compréhension de leur vécu de *maternage* et du sens qu'elles lui donnent. Nous pensons être allées au-delà de nos propositions de départ. Nous avons appris, et nous croyons que nos jeunes répondantes en connaissent maintenant plus sur elles-mêmes suite aux exercices réalisés et aux échanges en groupe.

Notre but était d'accéder à une compréhension nouvelle d'un phénomène, en insérant le *maternage* dans des contextes explicatifs, soit la continuité culturelle, les conditions

de vie présentes et le changement social. Notre recherche a une portée pratique plus que théorique. Elle donne l'occasion d'améliorer notre connaissance d'un milieu de vie qui se démarque de l'ensemble de la réalité québécoise. Les communautés autochtones sont peu connues, mais font partie de la pluralité québécoise. Elles sont en développement et en changement.

Au fil de l'histoire de nos jeunes répondantes, nous sommes parties à la recherche d'une continuité culturelle qui, croyions-nous au départ, nourrit la motivation au *maternage* et lui donne un sens.

Les faits saillants

D'abord, nous avons constaté qu'il reste de nombreuses traces du passé dans les valeurs et le mode de vie actuel des jeunes femmes de Kitcisakik. Que ce soit dans les modèles de procréation, de prise en charge des enfants, ou dans les habitudes quotidiennes, l'héritage culturel est tangible.

Chez les jeunes femmes autochtones de Kitcisakik, les étapes de la vie n'ont pas la même séquence qu'en milieu non-autochtone. Avoir un enfant n'est pas une option mais fait partie, en quelque sorte, du destin des hommes et des femmes. Le temps d'enfanter est plus biologique que social. Les nécessités du monde moderne, tels un certain niveau de scolarité, le marché de l'emploi, la société de consommation, sont des réalités assez nouvelles pour la communauté.

Il y a trente ans seulement, le cœur de la communauté battait à un autre rythme. Avoir des enfants faisait partie de l'ordre de la nature. Le corps est prêt à procréer au cours de l'adolescence. Hors, ce concept d'adolescence est relativement récent dans la communauté. Nos répondantes, celles qui n'ont pas d'enfant surtout, s'approprient cette étape de leur vie. Toutefois, elles demeurent tout de même très proches de cette vision du développement humain voulant que lorsqu'on est prête physiquement et psychologiquement, il est possible d'avoir des enfants, l'âge étant un critère secondaire.

Le modèle de *maternage* intégré dans la communauté est très fort. Les jeunes mères sont préparées à assumer ce rôle. Elles grandissent entourées d'enfants et doivent en assumer la responsabilité partielle assez tôt. Les enfants se retrouvent souvent sous la garde d'autres personnes que la mère ou le père. Il en a été de même pour nos répondantes dans l'enfance; plusieurs ont été élevées par une grand-mère.

Les grands-mères ont un rôle central dans l'éducation des enfants. Au-delà de la charge quotidienne de quelques petits-enfants, elles sont les gardiennes de la culture. Elles transmettent la langue, les traditions, les croyances, l'histoire, les recettes de cuisine autochtone, etc.

Par ailleurs, le contexte de la communauté de Kitcisakik maintient les jeunes familles dans une insuffisance de ressources : problème de logements, pas d'école, pas d'électricité et ni d'eau courante, pas de marché d'alimentation, etc. Aussi, les conditions de vies sont marquées par le problème de la pauvreté, de la violence et de la dépendance aux substances toxiques. Les conditions idéales de *maternage* ne sont donc pas réunies dans le moment, et ceci contribue à l'exode ou, du moins, à l'instabilité des jeunes familles.

Ouvrons ici une parenthèse sur les nombreux déplacements vécus par nos répondantes, dans leur histoire de vie. Traditionnellement, les communautés algonquines se déplaçaient, selon les saisons, sur un vaste territoire pour combler leurs besoins de subsistance. Peut-on faire un parallèle avec la mobilité que connaissent nos jeunes répondantes qui doivent se déplacer pour combler le besoin d'être éduquée, hébergée, d'avoir un toit pour y installer leur famille ?

Des nuances et des différences

Au départ, nous nous sommes inspirées de recherches menées auprès de femmes vivant dans différents contextes de pauvreté. Nous n'avons pas pu démontrer que nos jeunes mères ont les mêmes motivations que les Québécoises très pauvres face à la maternité.

Aussi, nous voulions vérifier comment le modèle «blanc» pouvait influencer les habitudes de nos jeunes femmes puisqu'elles passent beaucoup de temps en milieu

majoritairement non-autochtone (école, foyers scolaires). L'influence est plutôt de l'ordre de l'ouverture à l'autre, de la sensibilisation à une autre réalité culturelle, plutôt qu'une immersion où l'on adopte des manières de vivre et de faire.

Nos répondantes ont peu de connaissance sur le passage de générations de parents dans les pensionnats amérindiens; elles n'ont donc pas réfléchi à l'impact de ce phénomène sur la vie familiale. Elles ne font aucune comparaison entre la scolarisation des générations antérieures dans les pensionnats amérindiens et la situation actuelle où les enfants de Kitcisakik sont scolarisés et hébergés à Val-d'Or, dans des familles non-autochtones pour la plupart.

Nous avons soulevés au départ que la jeune génération de parents n'avaient peut-être pas eu de modèles parentaux pour leur apprendre à devenir parent. Les participantes paraissent avoir les connaissances de base et l'expérience nécessaire pour faire face au *maternage*. Nous n'avons donc pas pu démontrer le besoin de renforcer les habiletés parentales chez les jeunes.

Les répondantes admettent que les grossesses non planifiées sont fréquentes. Elles ne s'en déresponsabilisent jamais; elles nous parlent d'échec ou d'absence de contraception. Jamais elles ne relatent qu'une grossesse puisse être le résultat d'une agression sexuelle, comme on le soupçonnait au départ. Cette probabilité n'est pas exclue, mais ce n'est cependant pas l'interprétation des jeunes femmes.

Les jeunes femmes rencontrées sont conscientes des changements sociaux qui se produisent dans leur communauté. Elles en sont témoins et actrices. Elles disent chercher leur identité, tout en regardant vers l'avenir. Elles ont des connaissances et des expériences différentes de leurs aînés, différentes aussi de l'ensemble des québécoises. Elles dégagent une force qui les protège, et elles ne se laissent pas envahir par des souvenirs douloureux. Elles pardonnent; elles reconnaissent aussi être vulnérables et imparfaites. Elles sont fières de leurs racines et sont curieuses de connaître les enseignements traditionnels. Elles font d'autres choix, leurs choix, tout

en conservant une continuité culturelle qui prend sa source dans la mémoire collective, et dans le paysage qu'elles habitent.

Potentiel d'application en intervention

D'abord, cette recherche nous permet de sortir du cadre d'analyse proposant un modèle familial stéréotypé, pour mieux connaître et comprendre le phénomène du *maternage* en milieu autochtone. Nous croyons que cela est une contribution au développement des habiletés d'intervention. En effet, une proportion importante des interventions psychosociales est réalisée dans le champ familial, peu importe le milieu culturel; il est donc important que la dimension culturelle soit prise en compte pour mieux répondre aux besoins des jeunes mères et des familles.

Le discours des participantes est une illustration de l'univers paradoxal dans lequel évoluent les jeunes femmes interrogées et l'ensemble des membres de la communauté étudiée. Dans toutes les dimensions de la vie, de la sphère collective jusqu'au plus profond de l'intimité, la gigantesque culture blanche nord-américaine influence le destin des populations vivant dans de petits univers culturels. La présente analyse en relève plusieurs exemples. Rappelons brièvement l'expression du besoin des jeunes de poursuivre leur scolarisation, et la première grossesse qui vient reporter le projet; le discours des grand-mères, qui met en garde les filles sur la grossesse à l'adolescence, mais qui témoigne une ouverture à cette éventualité, voire même une incitation; le désir d'avoir une meilleure qualité de vie matérielle, tout en conservant des éléments du mode de vie traditionnel.

Au-delà des pertes et des difficultés que peuvent connaître les communautés autochtones, c'est la résistance de leur culture ainsi que la force individuelle et collective qui méritent d'être retenues comme source d'inspiration et d'éclairage à la pratique sociale avec ces populations. En intervention, cela signifie l'urgente nécessité de connaître et de respecter celui ou celle que l'on accompagne; de l'accepter avec son héritage culturel; de faire la distinction entre des choix personnels et les conséquences de la dépossession; de se donner des balises universelles fondées sur les droits et

libertés individuelles et collectives. La recette peut être assez simple : devenir un peu l'autre; le voir riche de sa culture, plutôt qu'appauvri par la nôtre.

La parole de nos jeunes femmes sera-t-elle entendue ? Ce nouveau « savoir » influencera-t-il les lieux d'intervention et l'ensemble de la communauté dans une perspective de mieux-être. Nous croyons que ce projet de recherche peut contribuer au renouvellement des connaissances pour améliorer le travail de promotion, de prévention et d'intervention qui se fait avec les jeunes femmes de la communauté de Kitcisakik ou d'autres communautés des Premières Nations. Nous y voyons une pierre ajoutée au savoir sur le phénomène social du *maternage* en milieu autochtone.

BIBLIOGRAPHIE

- Association des femmes autochtones du Québec. 1990.** « D'ombre et de lumière ». *Nouvelles pratiques sociales*. Montréal. Les Presses de l'Université du Québec : vol. 3, no. 2, p.72-83.
- Badinter, E. 1986.** *L'un est l'autre. Des relations entre hommes et femmes*. Paris. Éditions Odile Jacob : 361 pages.
- Blanchet, L., M.-C. Laurendeau, D. Paul, J.-F. Saucier. 1993.** *La prévention et la promotion en santé mentale. Préparer l'avenir*. Comité de la santé mentale du Québec. 138 pages.
- Cardinal, L., J. Lapointe. 1990.** « L'ethnicité », *Initiation thématique à la sociologie (réd.)*, Saint-Boniface : p. 279-284.
- Champagne, L. 1997.** *Analyse qualitative par théorisation ancrée de la grossesse précoce chez les adolescentes en difficulté d'adaptation : recommandations sexologiques pour la prévention primaire*. Mémoire de maîtrise en sexologie. Université du Québec à Montréal : juin 1997, 185 pages.
- Charbonneau, J. 1998.** «La maternité adolescente : l'expression dramatique d'un besoin d'affection et de reconnaissance». *Possibles*. vol. 22, no. 1. p. 43-55.
- Colin, C., F. Ouellette, G. Boyer, C. Martin. 1992.** *Extrême pauvreté, maternité et santé*. Montréal. Éditions Saint-Martin, 259 pages.
- Combes, D. et A.M. Devreux. 1994.** «Les droits et les devoirs parentaux», *Recherches féministes* : vol. 7, no. 1, p.43-58.
- Comité canadien sur la violence faite aux femmes. 1993.** *Un nouvel horizon : Éliminer la violence. Atteindre l'égalité*. Rapport final. Canada. Ministre des Approvisionnement et services : 434 pages et annexes.
- Commission de développement des ressources humaines algonquines de l'Abitibi.** Guide sur les mesures de développement de l'employabilité. Septembre 2000, 28 pages.
- Commission royale sur les peuples autochtones. 1996.** *Un passé, un avenir*. Canada. :vol. 1, 802 pages.
- Commission royale sur les peuples autochtones. 1996.** *Une relation à définir*. Canada : vol.2, pages 464-1235.
- Commission royale sur les peuples autochtones. 1996.** *Vers un ressourcement*. Canada : vol.3, 813 pages.
- Conseil consultatif canadien sur la situation de la femme. 1993.** *Des expériences à partager*. Sous la direction d'Arun Mukherjee. Canada : 261 pages.

- Corbin, J., A. Strauss.** 1990. « Grounded Theory Research : Procedures, Canons, and Evaluative Criteria », *Qualitative Sociology* : vol. 13, no. 1, pages 3-21.
- Corbine, J.L., R.K. Heinrich, K.R. Thomas.** 1990 «Counseling Native Americans», *Journal of Counseling & Development* : novembre/décembre, vol. 69, pages 128-132.
- Cournoyer, G.** 1995. *Maternité précoce : un passage inédit vers l'âge adulte*. Institut québécois de recherche sur la culture. Québec : pages 266-287.
- Cunningham, Peter.W., B.E. Boul.** 1996. «Black teenage pregnancy in South Africa : some considerations», *Adolescence* : vol. 31, no. 123, Falls, pages 693-700.
- Dandurand, R.B. (sous la direction de...)** 1987. *Couples et parents des années quatre-vingt*, Institut québécois de recherches sur la culture, Québec, 284 pages.
- Dandurand, R.B., R. Hurtubise, C. Le Bourdais.** 1996. *Enfances. Perspectives sociales et pluriculturelles*. Québec : Institut québécois de recherche sur la culture, 354 pages.
- Dandurand, R.B., L. Bernier, D. Lemieux, G. Dulac.** 1994. *Le désir d'enfants : du projet à la réalisation*. Québec : Institut québécois de recherches sur la culture, 377 pages.
- Department of Indian Affairs and Northern Development.** 1996. «Aboriginal Women : A Demographic». *Social and Economic Profil*. Summer :80 pages.
- Deschamps, C.** 1993. *L'approche phénoménologique en recherche*. Guérin :111 pages.
- Deslauriers, J.-P.** 1991. *Recherche qualitative. Guide pratique*. THEMA :142 pages.
- Febbraro, A.R.** 1994. «Single mother «at risk» for child maltreatment : an appraisal of person-centred interventions and a call for emancipatory action», *Canadian Journal of Mental Health* : vol. 13, no.2, Fall,, p. 47-59.
- Femmes autochtones du Québec, Colloque « Voici la pointe du jour/ Pimadiziwin**», tenu en novembre 1998, à Montréal. 158 pages
- Furstenberg, F.F. Jr, R. Lincoln, J. Menken, (dir. publ.).** 1981. *Teenage Sexuality Pregnancy and Childbearing*. Philadelphie .Presses de l'Université de Pennsylvanie : pages 263-279.
- Gagnon, R.M.** 1993. *Monographie autochtone. Document de travail*. Québec . Ministère du conseil exécutif, Secrétariat aux affaires autochtones, Direction de la coordination et de la mise en œuvre : 50 pages.
- Glaser, B.G., A.L.Strauss.** 1967. *The discovery of grounded theory : strategies for qualitative research* : 271 pages.

- Gratton, F., J. Lazure.** 1996. *Les suicides d'être de jeunes québécois*. Presses de l'Université du Québec, 338 pages.
- Heinrich, R.K., J.L. Corbine, K.R. Thomas.** 1990. Counselling Native Americans, *Journal of Counselling & Development* : Nov./Déc., vol. 69, pages 129.
- Herring, R.D.** 1992. Seeking a New Paradigm : Counseling Native Americans. *Journal of Multicultural Counseling and Development* : January, vol. 20, pages 35-43.
- Hull, Grafton H.,** 1982. Child Welfare Services To Natives Americans, in *Social Casework : The Journal of Contemporary Work* : June, pages 340-347.
- Jaccoud, M.** 1995. L'exclusion sociale et les autochtones. Lien social et politique, *Revue internationale d'action communautaire* : no 34, automne, pages 93-101.
- Japel, C.** 1992. Grossesse et avortement chez l'adolescente. *Revue de littérature. P.R.I.S.M.E* : printemps , vol.2, no. 3.
- Lacoste, Y.** (éd. refondue de 1984). *Les pays sous-développés*. Que sais-je. PUF : 127 pages.
- Lacourse, M.T.,** 1994. *Famille et société*. Montréal : 462 pages .
- Lamoureux, M.** 1991. *La violence familiale dans les communautés autochtones*. Ministère de la santé et des services sociaux et Femmes autochtones du Québec. Québec : 223 pages.
- Laperrière, A., A. Quéniart.** 1985. *Les diverses dimensions du vécu de la maternité*, Conseil québécois de la recherche sociale :83 pages.
- Lavallée, C., J. Picard.** 1997. *Femmes et société : la femme autochtone*, Femmes autochtones du Québec, 27 pages .
- Leroux, J.** 1993. *Rapport d'analyse des conditions et services de santé au Grand-Lac Victoria*, préparé par J. Leroux, candidat au doctorat en anthropologie à l'Université de Montréal, 43 pages.
- Leroux, J.** 1995. Les métamorphoses du pacte dans une communauté algonquine. *Recherches amérindiennes au Québec* : vol. XXV, no. 1, pages 51-69.
- Lewis, R.G., M.K. Ho.** 1975. Social work with Native American. *Social Work* : September, pages 379-382.
- Marcos-Sigal, H.** 1984. *La signification de la naissance du premier enfant* : 223 pages.
- Mayer, R., F. Ouellet.** 1991. *Méthodologie de la recherche pour les intervenants sociaux*,. Gaëtan Morin : 537 pages.
- Ministère de la santé et des services sociaux, 1989.** *La périnatalité au Québec. Naître égaux et en santé. Avis sur la grossesse en milieu défavorisé*. Gouvernement du Québec en collaboration avec l'Association des hôpitaux du Québec. 1989. 153 pages.

Ministère des affaires indiennes et du nord du Canada, 1996. *Registre des indiens*. Statistiques démographiques par bande.

Ministère des affaires indiennes et du nord du Canada, 1997. Données ministérielles de base. *Registre des Indiens et Statistique Canada*. Statistiques démographiques annuelles, No. 91-213-XPB.

Mucchielli, A. 1996. *Dictionnaire des méthodes qualitatives en sciences humaines et sociales*, Armand Colin. Paris : 275 pages.

Oberle, P.R. 1993. *Fréquence de la pauvreté des familles qui vivent dans les réserves indiennes au Canada*. Ministère des Affaires indiennes et du Nord du Canada : 17 pages.

Paillé, P. 1994. « L'analyse par théorisation ancrée ». *Cahiers de recherche sociologique* : no. 23, pages 149-150.

Pelletier, C., C. Laurin, 1993. *État des lieux. Violence et santé mentale chez les Autochtones du Québec*, ssDCC Inc. . Recherche préparée pour L' Association des Femmes autochtones du Québec. Montréal : 143 pages et annexes.

Petawabano, B..H., et collaborateurs.1994. *La santé mentale et les autochtones du Québec*. Gaëtan Morin.. Montréal :146 pages.

Picard, J., 1989. *Les déterminants de la santé mentale chez les autochtones du Québec*. Rapport présenté au Secrétariat du Comité de la santé mentale du Québec : 87 pages.

Poupart, J., (sous la coordination) 1997. *La recherche qualitative : enjeux épistémologiques*. Université de Montréal : 418 pages.

Quivy, R., et L. Van Campenhoudt, 1995. *Manuel de recherche en sciences sociales*. Paris. Dunod : 288 pages.

Ribeaud, M.C. 1979. *La maternité en milieu sous-prolétaire*. Stock 2/Voix de femmes, 257 pages.

Santé et Bien-être Canada, 1992. *La santé autochtone au Canada*. Canada : 38 pages.

Sioui, G.E. 1989. *Pour une autohistoire amérindienne - Essai sur les fondements d'une morale sociale*. Les Presses de l'Université Laval.

Tabet, P. 1998. *La construction sociale de l'inégalité des sexes. Des outils et des corps*. Paris. Bibliothèque du féminisme : 206 pages.

Trent, K. 1994. « Family context and adolescents' fertility expectations ». *Youth and Society* : vol. 26, no. 1, Sept., pages 118-137.

Viau, R., 2000. *Femmes de personne. Sexes, genres et pouvoir en Iroquoisie ancienne*. Boréal : 320 pages.

Vincent, O. (sous la direction de...) 1995. *Histoire de l'Abitibi-Témiscamingue*. Institut québécois de recherches sur la culture : 759 pages.

Weaver, H.N., B.J. White, 1997. The Native American Family Circle : Roots of resiliency, in *Journal of Family Social Work* : vol. 2, no. 1, pages 67-79

ANNEXE I

ANNEXE I

INFORMATION SUR LE STATUT D'INDIEN

Indiens inscrits

Pour les fins statistiques, le gouvernement fédéral divise généralement la population autochtone du Canada en quatre catégories : les Indiens d'Amérique du Nord inscrits conformément à la Loi sur les Indiens, c'est-à-dire qu'ils sont officiellement inscrits au registre des Indiens, les Indiens non-inscrits, les Métis et les Inuits. Le fait d'être un Indien inscrit confirme le statut officiel de membre d'une Première Nation et peut donner accès à certains services ou mesures spécifiques, par exemple en éducation, au niveau du logement. La majorité des Indiens inscrits vit dans des réserves ou des établissements indiens ; ils se trouvent regroupés pour les fins de statistiques. Les Indiens non-inscrits vivent à l'extérieur des réserves, pour la plupart en milieu urbain.

Loi sur les Indiens

Par la Loi sur les Indiens (L'acte des Sauvages) en 1876, le gouvernement fédéral a voulu uniformiser la législation concernant les Indiens, affirmant des principes nationaux qui portaient de la notion que les Indiens étaient nettement inférieurs au reste de la société (Commission royale sur les peuples autochtones, Vol. 1, chap. 9, p. 297). Ils seront désormais considérés comme des pupilles de l'État ; ils passent à ce moment, d'un statut de nation tribale à celui d'incapacité légale. Ce cadre législatif qui ignore les traités négociés auparavant de nation à nation est demeuré presque inchangé jusqu'à aujourd'hui.

La loi sur les Indiens prend en charge presque tous les aspects de la vie des Indiens. Elle prévoit notamment la définition de « bande », et de « réserve ». Elle définit même qui est de sang indien, excluant les femmes indiennes qui épousent un blanc. Les femmes se voient même refuser le droit de participer aux décisions portant sur la cession des terres des bandes. Cette loi a cependant garanti une certaine protection juridique des terres mais à quel prix. Nous référons les lecteurs aux écrits de la Commission à ce sujet.

Les Indiennes ont été doublement lésées par les dispositions injustes et discriminatoires de Loi sur les Indiens. Ceci est particulièrement vrai en ce qui

concerne le statut d'Indien notamment sur les questions d'élection de bandes, d'appartenance à la bande, d'émancipation, et de cession des terres, et dans le cas où elles épousaient un non-Indiens.

Bon nombre de femmes et leurs enfants ont recouvré leur statut et leur appartenance formelle à la bande en se prévalant des modifications apportées à la Loi sur les Indiens par le projet de loi C-31 en 1985. Par ailleurs, il existe encore de nombreux Indiens non-inscrits, victimes des dispositions antérieures. Parmi les femmes et les enfants qui ont pu se réinscrire, plusieurs n'ont pas réussi à faire reconnaître leur appartenance à la bande ou encore leur droit de résidence.

Le projet de Loi C-31 a provoqué une augmentation temporaire du nombre de personnes ayant acquis leur statut. Cependant, on prévoit qu'avec le temps, les nouvelles règles de transmission du statut indien limiteront l'accès à ce statut. Ainsi, du point de vue juridique, l'assimilation sera atteinte ; le gouvernement fédéral n'aura plus l'obligation constitutionnelle de protéger les Indiens.

Source : Commission royale sur les peuples autochtones (1996), Un passé, un avenir, Vol 1, chapitre 2.

ANNEXE II

ANNEXE II

Coupures de presse au sujet de la communauté de Kītcisakik

ANNEXE III

ANNEXE III

COMMISSION DE DÉVELOPPEMENT DES RESSOURCES HUMAINES ALGONQUINES DE L'ABITIBI (C.D.R.H.A.A.)

Source : C.D.R.H.A.A. Guide sur les mesures de développement de l'employabilité. Quand la communauté se prend en main. Septembre 2000, 28 pages.

La mission est le développement de l'employabilité des autochtones des communautés qu'elle représente : Grand Lac Victoria, Lac Simon, Pikogan.

L'origine de la C.D.R.H.A.A

« En vertu de l'accord bilatérale intérimaire (ARBI) signé en janvier 1996 entre le ministre de l'Emploi et de l'Immigration et le Secrétariat de l'Assemblée des Premières Nations du Québec et du Labrador, les Commissions locales des Premières Nations (CLPN) doivent prendre en charge le développement de leur ressources humaines.

Pour assurer des services de qualité à leurs clients, les communautés algonquines de l'Abitibi ont donc créé leur propre organisme, la Commission de développement des ressources humaines algonquines de l'Abitibi (C.D.D.R.H.A.) »

Le cours secondaire « programme accélération » est offert aux autochtones des trois communautés qui n'arrivent pas à cheminer dans les programmes scolaires habituels des Commissions scolaires de leur zone géographique.

Les programmes de formation proposés antérieurement n'avaient pas donné de résultats satisfaisants: démotivation, manque d'engagement, décrochage. L'origine du projet a donc été de relever le défi de la scolarisation en terme de rétention et de réussite. L'organisme C.D.R.H.A.A. a tenté de dénicher un programme qui répondrait mieux aux caractéristiques et aux besoins de la clientèle. Inspiré par un programme appliqué auprès d'une clientèle de jeunes «marginiaux» de 13 à 16 ans à la Polyvalente Louis-Joseph Papineau à Montréal, le programme accélération a été implanté à Val d'Or en février 2000. Le programme repose sur les principes suivants : contrat serré, engagement ferme, appartenance au groupe. Dans un groupe du programme accélération, les règles sont strictes et les écarts aux règles entraînent des conséquences majeures (des sanctions). Par exemple, si on abandonne sans motif raisonnable, on ne peut redevenir éligible à un cours ou un projet d'employabilité de la C.D.R.H.A.A. pendant deux ans. Les pénalités ou sanctions visent à augmenter la motivation des jeunes à aller au bout des objectifs scolaires qu'ils se sont fixés.

L'approche pédagogique est de démarrer les apprentissage en classant tous les étudiants du groupe au même niveau et de les faire cheminer ensemble, en groupe, avec la présence constante de deux professeurs. Les étudiantes et étudiants peuvent aussi compter sur les services d'un agent de suivi qui les aide à trouver des pistes de solution pour répondre à leurs besoins, que ce soit en terme de budget, de gardiennage, de logement ou autre.

Le programme est en plein essor. Des ententes se développent avec les Commissions scolaires et les groupes se multiplieront l'an prochain. Cette année à Val-d'Or; on envisage une belle réussite, soit la rétention de 70% des étudiants. À ce régime, les étudiantes et étudiants peuvent faire deux années en une. Des groupes démarreront à Amos et au Lac Simon.

ANNEXE IV

ANNEXE IV

Les participantes et la cueillette de données

NOMS	Âge	Mère Nb enfants	Présences rencontres	OUTILS DE CUEILLETES				
				Questionnaire Socio-démo	En ville	Photo Langage	Géno- gramme	Exercice motivation
Anaïs	20	2	2/2	X	X	X	X	X
Sherra	16	1	1/2	X				X
Édith	22	2	1/2	X				X
Gail	17	0	3/3	X	X	X	X	X
Mina	17	0	3/3	X	X	X	X	X
Marie	18	0	3/3	X	X	X	X	X
Lisa	16	0	1/3	X				X
Kate	16	0	3/3	X	X	X	X	X

ANNEXE V

ANNEXE V

FEUILLE DE CONSENTEMENT

J'accepte de participer au projet de recherche « *Le maternage* chez les jeunes femmes de la communauté de Kitcisakik », menée par France Noël dans le cadre du programme de maîtrise en service social à l'Université du Québec en Abitibi-Témiscamingue. Je suis au courant de la nature de ces travaux dont le but recherché est de faire avancer les connaissances sur le vécu des jeunes femmes et des jeunes mères dans une communauté autochtone. J'ai été renseignée sur la façon dont la recherche va se dérouler. Je sais que le contenu des rencontres de groupe sera enregistré ; les bandes ne seront écoutées que par France Noël dans le cadre de la présente recherche, après elles seront détruites.

J'apporterai ma collaboration à ce projet. Il est entendu que je pourrai me retirer du projet si je le juge nécessaire. Je comprends que les renseignements que je donnerai demeureront confidentiels. La présentation des résultats ne permettra pas que soit révélée mon identité.

J'ai reçu copie du présent consentement.

Signature de la participante :

Témoin :

Date :

ANNEXE VI

ANNEXE VI

GUIDE D'ENTRETIEN

PRÉSENTATION AUX JEUNES FEMMES

L'étude porte sur le vécu des jeunes femmes, mère ou non, dans les communautés autochtones et au sens donné au fait d'avoir des enfants. J'ai choisi de travailler avec des jeunes femmes de votre communauté, parce que j'apprécie la relation que j'ai avec vous et vos familles depuis plusieurs années. Cette recherche servira à développer une nouvelle connaissance pour mieux comprendre et mieux aider quand c'est nécessaire.

Si vous acceptez de participer, nous ferons deux rencontres de groupe d'environ deux heures chacune. Vous me parlerez de vous comme jeune femme, comme mère si c'est votre cas et comme membre d'une communauté... Vous serez amenée à parler un peu de votre enfance et de votre vie de couple, mais cela portera surtout sur vos occupations et préoccupations en tant que jeunes femmes, vos projets familiaux, vos rapports avec vos enfants, ce qu'ils vous apportent, etc. À la fin de la première rencontre, il y aura un court questionnaire à remplir. Si certaines d'entre vous sont volontaires pour me donner une entrevue individuelle, cela m'aiderait aussi, mais vous n'y êtes pas obligées. Celles qui veulent s'impliquer dans cette étude, peuvent ne participer qu'au groupe.

Après les rencontres de groupe, j'écouterai les enregistrements et je ferai un travail d'analyse sur ce que vous avez dit. De plus, je devrai produire un rapport à l'Université du Québec en A.T. Les informations que j'aurai reçues seront traitées de façon anonyme. Une fois mon rapport terminé, je vous le présenterai, et vous pourrez me donner votre opinion. Après, je le présenterai aux autres personnes intéressées dans la communauté, aux intervenants, etc. Il est aussi possible que j'écrive un article sur le sujet qui sera soumis à des revues spécialisées sur les questions autochtones ou de travail social. Les informations recueillies ne seront pas divulguées n'importe comment. Je veillerai à ce que la confidentialité soit respectée : votre témoignage ne sera jamais rapporté en dehors du contexte de la recherche, et votre identité ne sera pas dévoilée, ni aucune information qui pourrait vous faire reconnaître ou vous nuire.

S'il y a des questions qui vous gênent ou auxquelles vous ne voulez pas répondre, vous me le dites.

ANNEXE VI (suite)

GUIDE D'ENTRETIEN
Groupe des jeunes mères

Thème : Situation actuelle

Parlez-moi de votre situation de mère actuellement. Combien avez-vous d'enfants ? Comment vous vivez cela, le quotidien, les tâches, les responsabilités, l'implication du père.

Activité : Tour de table qui sert de présentation

Durée : 30 minutes

Thème : Être mère : ce que cela vous apporte, ce que cela vous enlève .

Activité 1 : Brainstorming de 10 minutes, écrire au tableau sur deux colonnes et retour / synthèse.

Qu'est-ce que vos enfants vous apportent comme satisfaction et comme limite ?

Durée : 10 minutes

Thème : La famille

Qu'est-ce que ça représente pour vous la famille, les enfants ?

Activité 1:

«Photo langage» : Trouvez des photos, des mots, des phrases qui vous inspirent et réalisez un collage que vous nous partagerez après.

Durée : 30 minutes

Activité 2 : Petit questionnaire avec choix de réponses portant sur les motivations à avoir des enfants. Faire trois choix par ordre d'importance: a) preuve d'amour ; b) pour faire plaisir au conjoint ; c) pour se faire plaisir ; d) continuation des familles ; e) pour s'épanouir ; f) désir de s'occuper d'un bébé ; g) se sentir essentielle pour quelqu'un ; h) par devoir ; i) réaliser ses ambitions à travers les enfants ; j) pouvoir compter sur quelqu'un durant la vieillesse.

Remettre le questionnaire.

Durée : 10 minutes

Questions complémentaires :

Avez-vous d'autres projets d'enfants ? Si oui, à quelles conditions ? Si non, pourquoi ?

Combien voulez-vous d'enfants ?

Durée : 10 minutes

Thème : Votre première maternité et les suivantes s'il y a lieu

Activité 1: Tour de table

Quel est l'âge idéal pour avoir des enfants ?

Parlez-nous de votre première maternité : à quel âge avez-vous eu votre premier enfant ? Comment s'est prise la décision d'avoir votre premier enfant, et les autres ; comment s'est passé cet événement, votre réaction, celle des autres (le père de l'enfant, les familles) ?

À chaque naissance, est-ce que le père de l'enfant était avec vous ? Étiez-vous avec un autre conjoint ? Seule sans enfant ? Seule avec vos enfants ?

Avez-vous perdu des enfants (pendant la grossesse, à l'accouchement, avortement, autre)

Avez-vous le sentiment d'avoir choisi vos maternités ?

Durée : 30 minutes

(Les thèmes suivants seront abordés à la seconde rencontre)

Thème : Le maternage

Parlez-moi de votre quotidien et avec les bébés ; avec des 0-5 ans ; que trouvez-vous le plus difficile ? Le plus agréable ? (exercice à élaborer)

Quand les enfants grandissent et partent à l'école en ville, comment vivez-vous cela ?

Comment cela touche votre relation avec eux ?

Quelles émotions sont rattachées à ces différentes périodes ?

Durée : 45 minutes

Thème : Le rapport avec la communauté

Activité 1: Chanson pour les mères (leur valeur, leur rôle, dans une communauté autochtone)

Durée : 30 minutes

Activité 2 :Échange sur les questions qui suivent :

Qu'est-ce que cela apporte à la communauté que vous soyez mère...Avez-vous ressenti une différence dans le traitement que vous a fait la communauté à partir du moment où vous avez été enceinte, où vous avez été mère ? Avez-vous des exemples ?

Y a-t-il des rituels, des fêtes pour célébrer les naissances ? Les mères ? Les pères ?

Dans la communauté, qu'est-ce que les gens pensent de la contraception, de l'avortement, de l'adoption, des placements d'enfants ? Des femmes qui n'ont pas d'enfant ? Des femmes qui ont beaucoup d'enfants ? Et vous, que pensez-vous de chacune de ces situations ?

Durée : 30 minutes

Thème : Votre histoire

Parlez-moi de votre famille. Lorsque vous étiez enfants: avec qui viviez-vous ? Qui prenant soin de vous ? Nombre d'enfants, présence des parents, grands-parents ?

Quand vous avez dû aller à l'école comment cela s'est-il passé (pensionnat, famille d'accueil, retour à la maison)? Comment était votre relation avec vos parents (mère, père / entente, mésentente, sentiment, soutien, affection, les traditions dans la famille).

Quels sentiments sont rattachés à cette période ?

Quand vous étiez jeune, comment vous imaginiez-vous adulte ? Quels étaient vos projets d'études, de travail, de maternité, etc. ?

À l'adolescence, comment s'est passé votre histoire amoureuse : âge du premier amour, sexualité, désir d'enfant ?

Parlez-nous du nombre d'enfants que vous désiriez-vous avoir à ce moment-là ? Comment imaginiez-vous votre vie de famille ?

Qu'avez-vous appris de vos parents que vous voulez transmettre ?

Durée : 30 minutes

ANNEXE VI (suite)

Thème : Bilan

Quelle est votre satisfaction générale par rapport à votre vie de mère,
....de femmes

.... de membres de la communauté

Qu'est-ce qui pourrait vous aider dans votre rôle de mère ? (matériel, affectif, social)

Si c'était à refaire (les enfants, la famille) comment ce serait ?

Comment auriez-vous vécu le fait de ne pas avoir d'enfant ?

Durée : 15 minutes

Thème : Avenir

Comment voyez-vous votre vie future ? Avez-vous d'autres projets de vie ? Quand les enfants seront grands ? Vos rêves ?

Comment voyez-vous l'avenir de vos enfants ? Vos filles, vos garçons ? Leur projet de vie, les enfants qu'ils auront ?

Votre relation avec eux ? Avec les petits-enfants ?

Comment imaginez-vous l'avenir de la communauté ? Quelles sont ses richesses ? Ses faiblesses ? Quelles sont les conditions pour que les mères continuent d'avoir des enfants à Kitcisakik ? Croyez-vous que des choses vont changer au sujet des familles, du nombre d'enfants, dans le futur ?

Durée : 15 minutes.

ANNEXE VII

ANNEXE VII

GUIDE D'ENTRETIEN
Groupe des jeunes femmes sans enfants

Thème 1: Situation actuelle

Parlez-moi de votre situation générale actuellement :
à la maison (conditions)

les loisirs,
la famille,
les amours.

Comment se passe une journée au Lac Dozois ? (ensemble, écrire sur feuille)

Comment se passe une journée d'école en ville ?

Tour de table

20 à 30 minutes

Thème 2: le scolaire

Au plan scolaire, travail, autres activités.

Comment vous sentez-vous dans le système scolaire ? Aimez-vous l'école, est-ce que cela vous apporte de la satisfaction ?

Quel est votre objectif au plan scolaire ? Quel niveau aimeriez-vous atteindre ?
Prévoyez-vous apprendre un métier ou une profession.

Dans toutes les communautés autochtones, il y a un grand désir que les jeunes complètent leurs études ou, du moins, qu'ils obtiennent leur DES, comment vivez-vous cela (pression positive ou négative ?

Activité : Tour de table

Durée : 10-15 minutes

Thème 3: Selon vous être mère :ce que ça apporte, ce que ça enlève . Motivation

Activité 1 : Tour de table

Avez-vous des copines ou des soeurs qui ont des enfants ? Comment les percevez-vous ? Est-ce que cela vous influence quant à vos projets familiaux ? Pensez-vous que certaines choisissent d'avoir des enfants pour quitter l'école ?

Durée : 10 minutes

Activité 2 : Brainstorming de 10 minutes, écrire au tableau sur deux colonnes et retour synthèse.

Qu'est-ce que les enfants apportent à une jeune mère comme satisfaction et comme limite ?

Matériel : grande feuille 2 colonnes, feutre, gomme

Durée : 10 minutes

Annexe VII (suite)

Activité 3 : Petit questionnaire avec choix de réponses portant sur les motivations à avoir des enfants. Faire trois choix par ordre d'importance: a) preuve d'amour ; b)

pour faire plaisir au conjoint ; c) pour se faire plaisir ; d) continuation des familles ; e) pour s'épanouir ; f) désir de s'occuper d'un bébé ; g) se sentir essentielle pour quelqu'un ; h) par devoir ; i) réaliser ses ambitions à travers les enfants ; j) pouvoir compter sur quelqu'un durant la vieillesse.

Remettre le questionnaire.

Durée : 10 minutes

Thème 4 : Désir et projet d'enfants

Activité 1: Tour de table

Quel est l'âge idéal pour avoir des enfants ? Personnellement, à quel âge souhaitez-vous avoir un premier enfant ?

Dans quelles conditions voulez-vous un premier enfant ?

Quels sont vos projets d'enfants (en nombre combien et dans le temps quand) ?

Pensez-vous que les jeunes femmes peuvent choisir d'avoir ou non des enfants aujourd'hui ?

Avez-vous des pressions ou êtes-vous influencé dans vos projets d'enfants ?

Vous imaginez-vous sans enfants ?

Selon vous, vos motivations à avoir des enfants sont-elles les mêmes qu'elles étaient pour vos mères, grands-mères, ? Est-ce qu'on fait des enfants pour les mêmes raisons aujourd'hui ?

JEUNES FEMMES : deuxième et troisième rencontre

Complément de l'autre semaine

Quand vous être dans la communauté :

Faites-vous des activités dans le bois ?

Quelle activité traditionnelle faites-vous ?

Quel genre de contacts avez-vous avec vos grands-parents des contacts avec vos grands-parents ? ou autres personnes qui peuvent faire des enseignements

Aspect religieux : Priez-vous ?

Que mangez-vous surtout ? Base de l'alimentation là-bas ?

Dirais-tu que ta famille vit plus ou moins de façon traditionnelle que d'autres familles ?

15 min.

Les jeunes sont-ils suffisamment renseigné lors de première relation sexuelle ?

Éducation sexuelle ? Retourner sur la difficulté d'utiliser les contraceptifs même si on y a accès ? Il y a effet secondaire.

Revenir sur la contraception pas des grands-mères mais des ancêtres.

Annexe VII (suite)

Thème 5 : La famille

Qu'est-ce que ça représente pour vous la famille, les enfants ? Qu'est-ce que ça représente dans la vie des femmes ?

Activité 1: (facultatif)

Photolangage : Trouver des photos, des mots, des phrases qui vous inspirent et réalisez un collage que vous nous partagerez après.

Durée : 30 minutes (Je le fais à la seconde rencontre avec les filles)

Thème : Le maternage

Qui vous a enseigné à materner ? Sentez-vous que vous avez la compétence pour avoir la responsabilité de jeunes enfants ? Qu'auriez-vous besoin de plus ?

Quelles seraient vos qualités, vos défauts comme mère ?

Où et comment apprenez-vous à devenir mère, parent ?

Que considérez-vous qu'il vous manque maintenant pour être une bonne mère ?

Parlez-moi de vos connaissances et de votre expérience avec les bébés et les jeunes enfants ? Que considérez-vous le plus difficile quand on est responsable d'enfant ? Le plus agréable ?

Quelle est la plus grande difficulté rencontrée par les jeunes mères dans votre communauté ?

Y a-t-il une personne ou un couple que tu considère un modèle parental ?

Plusieurs d'entre vous avez vécu des abus ou de la négligence de la part d'adultes, croyez-vous que cela peut avoir une influence sur vos aptitudes de mère ? Selon vous, Est-ce que ce la peut avoir un lien avec la façon dont on prendra soin des enfants plus tard ?

Certaines d'entre vous ont vécu un placement social dans leur vie, comment avez-vous vécu cela ; quelle est votre explication de ça aujourd'hui, recul . Pensez-vous que ça pourrait vous arriver que vos enfants doivent être placés.

Que connaissez-vous des conséquences du passage dans les pensionnats sur les problèmes familiaux d'aujourd'hui ?

(Quelle a été la limite ou les problèmes de vos parents ou des parents de la génération des pensionnats avaient toutes les compétences pour élever leurs enfants ? (Leur compréhension du problème.)

30 min

Annexe VII (suite)**Thème : Le rapport avec la communauté**

Activité 2 : Échange sur les questions qui suivent :

Y a-t-il des rituels, des fêtes pour célébrer les naissances ? Les mères ? Les pères ? Dans la communauté, qu'est-ce que les gens pensent de la contraception, de l'avortement, de l'adoption, des placements d'enfants ? Des femmes qui n'ont pas d'enfant ? Des femmes qui ont beaucoup d'enfants ? Et vous, que pensez-vous de chacune de ces situations ?

Durée : 15 minutes

Thème : Votre histoire

Parlez-moi de votre famille. Lorsque vous étiez enfants: avec qui viviez-vous ? Qui prenant soin de vous ? Nombre d'enfants, présence des parents, grands-parents ? Quand vous avez dû aller à l'école comment cela s'est-il passé (pensionnat, famille d'accueil, retour à la maison) ? Comment était votre relation avec vos parents (mère, père / entente, mésentente, sentiment, soutien, affection, les traditions dans la famille). dan combien de foyer avez-vous vécu ? Quels sentiments sont rattachés à cette période ?

Comment imaginiez-vous votre vie de famille ?

Qu'avez-vous appris de vos parents que vous voulez transmettre ? (héritage culturel)

Durée : 30 minutes

Thème : Avenir

Comment voyez-vous votre vie future ? Quels sont vos projets ? Vos rêves ?

Comment voyez-vous l'avenir de vos enfants ? Vos filles, vos garçons ? Leur projet de vie, les enfants qu'ils auront ?

Votre relation avec eux ? Avec les petits-enfants ?

Comment imaginez-vous l'avenir de la communauté ? Quelles sont ses richesses ? Ses faiblesses ? Quelles sont les conditions pour que les mères continuent d'avoir des enfants à Kitcisakik ? Croyez-vous que des choses vont changer au sujet des familles, du nombre d'enfants, dans le futur ?

Durée : 15 minutes.

ANNEXE VIII

ANNEXE VIII

QUESTIONNAIRE

Voici quelques questions qui nous permettront de mieux vous connaître.
--

Lieu de résidence actuel : _____

Depuis combien de temps : _____

Durant la dernière année avez-vous vécu ailleurs ? oui non

Âge : _____ Date de naissance ____/____/19____

État civil : Célibataire , mariée , divorcée , séparée , veuve , conjoint de fait Avez-vous des enfants : oui non

Combien ? _____

Quelle est leur date de naissance (commencez par le plus vieux jour/mois/année) et le sexe :

- | | | |
|----------|-------------------------|-------------------------|
| 1) _____ | F <input type="radio"/> | M <input type="radio"/> |
| 2) _____ | F <input type="radio"/> | M <input type="radio"/> |
| 3) _____ | F <input type="radio"/> | M <input type="radio"/> |
| 4) _____ | F <input type="radio"/> | M <input type="radio"/> |
| 5) _____ | F <input type="radio"/> | M <input type="radio"/> |
| 6) _____ | F <input type="radio"/> | M <input type="radio"/> |

Avec qui demeurez-vous actuellement ? Nous voulons savoir, si vous vivez seule avec vos enfants ; en couple, chez vos parents ; avec d'autres adultes, de grands-parents ; avec un conjoint qui n'est pas le père de tous vos enfants(expliquez). Avec des enfants : les vôtres, ceux de votre conjoint ? EX. « J'habite avec mes deux enfants, ma mère, mon frère, ma sœur et son bébé ».

Quel est le plus haut niveau de scolarité que vous avez obtenu ?

1) Primaire : _____

2) Secondaire : _____

3) Collégial : _____

Pratiquez-vous une religion ? _____

ANNEXE VIII (suite)

Quel est votre statut actuellement ?(Encerclez)

- | | | | |
|--|-----------------------|--------------------------|-----------------------|
| 1) Demeure à la maison | <input type="radio"/> | 2) Étude | <input type="radio"/> |
| 3) Travail/étude | <input type="radio"/> | 4) Travail temps complet | <input type="radio"/> |
| 5) Travail temps partiel | <input type="radio"/> | 6) Chômeuse | <input type="radio"/> |
| 7) Bénéficiaire de la sécurité du revenu | <input type="radio"/> | 8) Autre _____ | |

Quelle est votre occupation, votre travail ? _____

Quel est votre revenu annuel approximatif de votre famille (votre conjoint et vous)?

- 1) moins de \$5,000
- 2) 5,000-10,000
- 3) 10,001-15,000
- 4) 20,001-25,000
- 5) 25,001-30,000
- 6) Plus de 30,000

Quelle était l'occupation de vos parents quand vous étiez enfant ?

Père : _____

Mère : _____

Combien avez-vous de frères et de soeurs (même mère et père) : _____

Quel est votre rang dans la famille ? _____

Votre mère a-t-elle eu des enfants avec plus d'un conjoint ?

Précisez : _____

Vous avez combien d'autres frères et soeurs : _____

Si vous aviez vraiment le choix, sans tenir compte des questions de santé ou de revenu, combien d'enfants aimeriez-vous avoir ? _____

En tenant compte de votre réalité combien souhaiteriez-vous en avoir ? _____

Avez-vous des commentaires à exprimer ?

Je vous remercie de votre précieuse collaboration !

ANNEXE IX

ANNEXE IX**AUTRES OUTILS DE CUEILLETTE*****A) Questions écrites sur les souvenirs d'enfance et l'hébergement en foyer scolaire***

- Quel est votre plus beau souvenir ?

- Votre plus mauvais souvenir (si vous voulez en parler) ?

- Vos dites que vous être devenu blanche en vivant à Val d'Or, il doit bien y avoir des aspects positifs : qu'avez-vous appris en ville et qui vous enrichie ?

- En quoi pensez-vous que vos expériences en foyer scolaire peuvent vous aider dans votre vie avec vos propres enfants ?

- Parlez-moi d un foyer auquel vous êtes resté très attachée et avec qui vous entretenez des liens aujourd'hui .

- Comment qualifier votre relation avec la famille d'accueil où vous viviez l'an dernier?

ANNEXE IX (suite)**AUTRES OUTILS DE CUEILLETTE*****B) Questionnaire sur les motivations à avoir des enfants***

Classe les motifs suivants selon l'ordre d'importance que tu leur accordes. Tu peux ajouter des motifs personnels qui ne sont pas dans la liste.

- | | |
|--|--------------------------|
| Une preuve d'amour | <input type="checkbox"/> |
| Pour faire plaisir au conjoints | <input type="checkbox"/> |
| Pour se faire plaisir | <input type="checkbox"/> |
| Pour continuer nos familles | <input type="checkbox"/> |
| Pour s'épanouir comme femme | <input type="checkbox"/> |
| Par désir de s'occuper d'un bébé | <input type="checkbox"/> |
| Par devoir | <input type="checkbox"/> |
| Pour pouvoir compter sur quelqu'un plus tard | <input type="checkbox"/> |
| Pour se sentir essentielle pour quelqu'un | <input type="checkbox"/> |
| Pour réaliser nos ambitions à travers l'enfant | <input type="checkbox"/> |
| Autres (précisez) _____ | <input type="checkbox"/> |
-

ANNEXE X

ANNEXE X

PHOTO LANGUAGE





